

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XXIV — N° 3
DÉCEMBRE 1946

SOMMAIRE

Réception de MM. Calozet et Nothomb :

Discours de M. Jean Haust	145
Discours de M. Joseph Calozel	153
Discours de M. le Comte Carton de Wiart	161
Discours de M. Pierre Nothomb.....	181

SÉANCE PUBLIQUE DU 21 DÉCEMBRE 1946

La séance est ouverte à 3 heures, sous la présidence de M. Valère Gille, directeur.

Réception de M. Joseph Calozet

Discours de M. Jean Haust

Monsieur et cher Confrère,

Depuis ses débuts, l'Académie a voulu témoigner sa sympathie pour la culture littéraire de nos parlers romans. A cet effet, la Section philologique réserve l'un de ses six sièges au plus qualifié des écrivains d'expression dialectale.

Nous n'avons pas eu l'occasion de recevoir en séance publique vos deux prédécesseurs, Henri Simon et Joseph Vrindts, si bien que vous êtes le premier littérateur wallon à qui échoit cet honneur. C'est à votre vieil ami que l'on a confié le soin de vous accueillir. Vous y perdez assurément. Un autre vous aurait servi un compliment tout neuf. Le mien ne vous ménage aucune surprise...

Dans une charmante causerie, intitulée *Vieux Souvenirs* ⁽¹⁾, vous nous avez naguère expliqué vos œuvres en les repla-

(1) « Dialectes belgo-romans », t. I (1937), p. 87, et Collection « Nos Dialectes », n° 7 (1938), p. 5.

çant « dans leur milieu ». Evocation pittoresque et précieuse de vos jeunes années !

Vous êtes né en 1883, au village d'Awenne, entre Grupont et Saint-Hubert, en plein cœur de l'Ardenne.

Là, vous avez grandi, parmi les bûcherons et les sabotiers, dans les champs cernés d'immenses forêts.

Votre jeunesse a reçu l'empreinte de ce milieu salubre, où survivent les mœurs simples, le langage et la tradition des ancêtres. Transplanté à Namur, vous n'avez jamais perdu le contact du pays natal ; l'artiste a tiré de là toute son inspiration, tous les éléments de son œuvre.

Vous avez suivi à Louvain les cours de Philosophie et Lettres. Les études universitaires ont affiné votre goût naturel, car ce qui frappe chez vous, comme chez Henri Simon, c'est le sens exact de la mesure, la justesse de la pensée et de l'expression, la sensibilité tempérée et comme clarifiée au filtre de la raison, bref les qualités du parfait humaniste. C'est aussi à Louvain que vous rencontrez celle qui sera la compagne aimante et compréhensive de votre vie, petite Flamande au grand cœur, à qui j'adresse en passant un affectueux hommage.

Vous étiez né poète et, comme il sied, vous écrivez des vers français que des feuilles littéraires accueillent avec faveur. Et puis..., tout à coup, vous rompez avec la langue française, cette grande dame au sourire prometteur, pour vous éprendre d'une pastourelle en sabots, l'obscur parler de votre village.

Vous adorez ce dont vous aviez rougi !

Cette volte-face, paraît-il, daterait du jour déjà lointain où je vous rencontraï pour la première fois, au pays d'Awenne. Le sentier de la Masblette serait votre chemin de Damas !

L'honneur que vous me faites m'inquiète un peu. Car enfin, si vous n'aviez pas dévié, que de beaux poèmes ou récits français vous auriez à votre actif ! Et — qui sait ? — ce n'est pas un modeste siège que l'Académie vous offrirait par la voix d'un philologue, mais un confortable fauteuil dans la phalange glorieuse de nos meilleurs écrivains...

Dois-je me disculper, réduire ma part d'influence dans cette crise inattendue ?

Sincèrement — car je ne crois guère aux conversions de toutes pièces — je dirai que l'amour du dialecte maternel couvait en vous, à votre insu, n'attendant qu'une étincelle pour flamber et vous embraser. Admettons que la rencontre de jadis fit jaillir l'étincelle.

Mais j'ai hâte de vous suivre dans votre nouvelle carrière et d'y marquer vos succès.

Après quelques pièces de vers où vous assouplissez la rudesse du dialecte, vos préférences vont à la prose. Et, chose curieuse, c'est alors que vous vous montrez vraiment poète et que vous découvrez la poésie de l'Ardenne.

Un premier récit villageois, daté de 1920, *Li Brak'nî* (le Braconnier) nous a révélé un écrivain de race, un conteur entraînant, aussi habile à peindre les mœurs du terroir qu'à faire dialoguer ses personnages (1).

Rien ici — faut-il le dire ? — de la grandeur sauvage que Lemonnier confère à son *Mâle*. Braconniers, ils le sont tous plus ou moins dans les villages forestiers. C'est le sport ancestral, lutte d'adresse contre le gibier, de ruse contre la vigilance des gardes. Mais cette passion n'empêche pas votre héros d'être un honnête et rude travailleur de la terre. Ses amours sont traversées par la rivalité d'un garde-chasse, puis une péripétie émouvante amène l'heureux dénouement. Thème banal sans doute, mais qui vous inspire de gracieuses bucoliques comme la fauchaison des foins et des seigles sous le grand soleil d'été, des scènes folkloriques d'une vérité parfaite comme la fête de la moisson ou comme la *dicace* rituelle au village. Art discret et savamment calculé, langue savoureuse et colorée, votre *Brak'nî* reste à nos yeux la perle de l'idylle wallonne.

Vous écrivez ensuite *Pitit d' mon lès Matantes*, avec le sous-titre *Visions d'Ardenne* (2).

(1) Collection « Nos Dialectes », n° 6 (3^e édition, 1944).

(2) Ibid., n° 7 (2^e édition, 1946).

Visions fantastiques, évoquant l'Ardenne superstitieuse, ses terreurs des loups-garous et des *rodjes bonètes*; visions familières d'événements sans éclat, où vous filmez la vie routinière des humbles. Point d'amour. Des faits, des tableaux sans autre lien que la fuite monotone des jours. Mais combien émouvante la destinée de votre héros, ce *Piitit* malchanceux, physiquement disgrâcié, victime résignée sous la malignité du sort ! Orphelin dès le berceau, écolier maltraité de ses condisciples parce que sa grand'mère passait pour être sorcière, gardeur de vaches dans une ferme, puis domestique chez des vieilles filles, il achève, à l'hospice de Namur, une existence obscurément tragique. A la suite du personnage central, vous menez le lecteur dans des milieux divers, où vous trouvez le motif de curieuses notations de folklore. Comme on sent que vous les aimez, ces âmes frustes, aux horizons bornés, parfois méchantes par ignorance ou préjugé, souvent charitables et fraternelles ! Et comme vous savez les faire vivre sous nos yeux !

En 1930, *O Pays des Sabotés* (Au Pays des Sabotiers) remporte le Prix du Centenaire ⁽¹⁾.

Les sabotiers sont au travail. Dans le village d'abord ; puis, au cœur de la forêt où va planter sa hutte pour toute l'année une équipe de quatre ouvriers. Vie monotone en pleine solitude, dont vous animez le tableau par des incidents variés, — tenderie aux grives, pêche aux truites, chasse ou braconnage, — tandis que la forêt profonde change d'aspect avec les saisons. Brusquement, la guerre rappelle au village nos solitaires, et c'est l'évocation, rapide et pathétique, des mauvais jours de l'invasion, des années interminables de l'occupation ennemie.

Sur ce fond sévère, vous brodez une délicate histoire d'amour. Un jeune sabotier aime la fille du patron ; mais, apprenant que son ami la recherche, conscient de sa pauvreté, se croyant d'ailleurs atteint du mal qui a emporté ses frères, il se tait pour le bonheur des autres et va s'enrôler pour

(1) Collection « Nos Dialectes », n° 1 (2^e édition, 1945).

défendre le pays. Au retour, il trouve la place libre : la jeune fille, qui le préférait secrètement, l'attendait... Et voilà toutes les peines oubliées !

Enfin *Li Crawieûse Agasse* (La Pie-grièche), obtient, en 1938, le Prix biennal de Littérature wallonne (2). C'est peut-être la meilleure, la plus forte assurément, car ici vous avez su renouveler votre manière.

Après l'évocation des braves gens d'une Ardenne patriarcale, voici — pour emprunter vos paroles — « une femme comme il y en a tant dans tous les villages, douce haleine et méchante langue, qui dit ses patenôtres en pensant à mal ». Cette âme double, où les pratiques religieuses cachent un fond de méchanceté sournoise, vous nous la découvrez dans un choix de scènes empruntées à la vie intime du village. Gustine déteste ses plus proches voisins; elle invente, pour leur nuire, de vrais tours de sorcière. Mais, à la fin, elle est punie par sa propre fille qui aime le fils du ménage ennemi et qui, désespérée de l'indignité de sa mère, se réfugie au couvent. La mégère, domptée par ce coup imprévu, tombe frappée d'apoplexie et se repent. La jeune fille revient; avec elle, le calme et le bonheur reparaissent comme l'arc-en-ciel après l'orage.

Dans vos récits, l'action n'est pas ce qui captive surtout le lecteur. Vous contez de menus faits de la vie quotidienne, de très simples histoires dont l'invention n'a rien de compliqué. Vous-même, vous dites n'avoir rien imaginé : « C'est l'observation de tout ce que j'ai vu, la notation de tout ce que j'ai entendu dans mon enfance, dans ma jeunesse. Les personnages principaux vivent encore et se reconnaissent. Je n'ai même pas changé les noms. » Soit. Mais, poète, vous avez le don de faire vivre ce que vous touchez. Vous gardez un tel accent de naturel et de sincérité, on sent tant de fraîcheur et de probité dans votre observation, on vous perçoit si près de l'esprit et du cœur de ces paysans, vos frères, que l'on est conquis et que l'on reste sous le charme, en contact

(2) Collections « Nos Dialectes », n° 10 (2^e édition, 1945).

avec l'âme populaire. Oui vraiment, ce fluide sympathique qui se dégage de vos œuvres, voilà ce qui en fait le rare mérite. Voilà pourquoi nous aimons ces « paysanneries », comme les aiment aussi les bonnes gens de là-bas.

Parlerai-je de la langue que vous écrivez ? Le connaisseur ne se lasse pas de s'en délecter. Elle est simple et naïve comme une fleur champêtre, solide et maniable comme ce bois de hêtre ou de bouleau sculpté par vos sabotiers, droite et pleine de sève comme les chênes de vos forêts. Il vous suffit de puiser dans le fonds si riche — et si latin — du langage vigoureux de nos Ardennes. Votre dialecte est surprenant de justesse imagée et d'harmonie. Pas un mot ne détonne; rien d'affecté ni de superflu; rien non plus de trivial.

Ceux qui ne connaissent pas nos vénérables parlers romans diront : « Ce n'est que du patois ! » Car il est humain de dédaigner ce que l'on ne comprend pas.

Mais ce « patois », pour vous, c'est le langage de la petite patrie. Vous le traitez avec amour et piété, comme s'il avait la dignité du français.

Vos frères vous en remercient.

Ils souhaitent aussi que vous donniez une suite à vos romans rustiques.

Vos *Vieux Souvenirs* évoquent la vieille Gélifique, la voisine qui, chaque soir, répétait aux enfants, dans l'obscurité qu'exigeait l'économie du pétrole, les légendes du pays, tels *La chèvre et les sept petits biquets* ou *Le dernier loup du bois de Smuid*, que vous nous avez déjà transcrites. « Tous ces contes, dites-vous, nous les connaissions par cœur à force de les avoir entendus; mais ils étaient si bien dits, avec de longues pauses entre les phrases, que nous prenions plaisir à les écouter toujours. »

C'est peut-être à cette école que vous avez appris le tour si naturel et si attachant que vous donnez à vos moindres récits. Le monde est vieux, dit-on, mais nous sommes toujours de grands enfants. Redites-nous, de grâce, le répertoire naïf qui enchantait votre enfance...

Qu'ajouterais-je pour vous présenter à vos nouveaux confrères ?

Surveillant, puis professeur, enfin préfet à l'Athénée de Namur, vous y avez consacré trente-quatre ans de votre vie à former la jeunesse, et l'on y conservera le souvenir d'un homme de cœur, modèle de bonté, d'équité, de conscience professionnelle.

Dirai-je votre rôle patriotique, au cours des deux guerres qui nous ont meurtris ? Dans la première, vous avez servi utilement la cause des Alliés. Dans la récente, révoqué en 43, vous avez dû, comme otage, convoyer des trains allemands. Ami de François Bovesse, vous avez été menacé d'exécution sommaire. Enfin, vous avez donné à la patrie l'aîné de vos fils, l'héroïque Jean Calozet, mort au camp d'extermination de Mauthausen.

Mais il convient de ne retenir ici que vos titres littéraires. Ils sont considérables, même si la langue de votre choix est d'audience restreinte. Qu'importe la matière au véritable artiste ? La façon dont vous maniez l'humble dialecte ajoute, au charme de vos écrits, un « je ne sais quoi » qui se dissipe dans la traduction la mieux faite. Aussi, parmi la floraison touffue et très inégale des lettres wallonnes, vos œuvres garderont une place enviable. Et, plus tard, quand l'érudit fouillant le passé, se penchera sur les débris de nos dialectes, elles ne le trouveront pas indifférent.

D'autre part, sans compter la valeur documentaire de vos nouvelles pour le folklore et la dialectologie, n'oublions pas leur portée éducative et — comme on dit aujourd'hui — culturelle.

Grâce à vous, au fond de l'Ardenne, la jeunesse prend conscience de son patrimoine moral : elle comprend mieux ce qui la relie à son passé, ce qui caractérise son milieu. Vous lui révélez, dans le vieux langage des ancêtres, le pays et ses rudes habitants ; vous lui rappelez leur façon de penser et de sentir. Vos œuvres charment, élèvent, passionnent une foule de jeunes lecteurs qui puisent en elles des raisons de fierté filiale et d'attachement à la patrie. A cet égard,

vous aurez toujours, dans la région qui vous est chère, une influence profonde et bienfaisante.

Mon cher Confrère, elle nous aurait bien étonnés jadis, la fée de la Masblette qui nous eût prédit qu'un jour je vous recevrais en ce palais académique ! *Voyez*, dirait le bon La Fontaine,

*voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le sort cause!...*

Et maintenant, je n'ai plus qu'à vous féliciter : c'est à l'unanimité — chose rare — que l'Académie vous a choisi et qu'elle vous souhaite une cordiale bienvenue.

Mercredi 20 novembre 1946.

Discours de M. Joseph Calozet

« Je cherche en vain un visage aimé, un visage dont le paternel regard m'eût si bien encouragé et soutenu. »

(Henri DE RÉGNIER : Discours de réception à l'Académie Française.)

Mesdames,
Messieurs,

Il y a six ans et demi, après nos journées de travail dans les bureaux du Haut Commissariat belge de Sète, nous remontions vers la Corniche en longeant le Cimetière marin de Paul Valéry et en regardant

La vague en poudre osant jaillir des rocs
ainsi que

Le toit tranquille où picoraient les focs.

Tout là-haut, quelque vieux Mélibée poussait, par la route en lacets, son troupeau de chèvres et, voyant passer les camions bruyants et rapides de l'armée française en déroute, grommelait à sa façon :

Ite, meae, felix quondam pecus, ite capellae.

Il était si beau, ce Midi de la France, alors libre encore, avec sa mer bleue, le chant des cigales sur les pins parasols, avec ses bons vieux toujours aimants, parce que, disaient-ils, « le cœur n'a pas de rides », avec ses couchers de soleil faisant tomber des murs des ombres immenses, avec ses gestes fraternels, comme celui de M. Duraffour, professeur à l'Université de Grenoble, qui m'envoya un mandat télé-

graphique pour secourir les réfugiés et qui m'écrivit, le 2 juillet : « J'ai été témoin de l'arrivée des Belges; je les ai vus angoissés, cherchant des nouvelles les uns des autres; j'ai même causé avec des Liégeois... J'ai cherché, sur les longues listes, si je voyais quelque nom de collègue... Vous voyez que je suis de cœur avec vous tous. Je me suis demandé, dès le premier jour, ce qu'était devenu M. Jean Haust et les vaillants chercheurs qui se sont groupés autour d'un maître vénéré avec qui j'ai tant d'affinités, deux au moins : la modestie et le sérieux dans le travail... Courage à tous ! L'âme de nos peuples ne mourra pas. »

Mais qu'importaient Paul Valéry, la grande mer bleue qu'on avait souhaité contempler un jour, et les beaux gestes de fraternité ?

Qu'importe tout cela aux grappes humaines qui viennent s'accrocher aux bancs de l'Esplanade, devant le Haut Commissariat belge et qui réclament, avec insistance, leur Meuse, et, sous un ciel moins pur et moins clément, leurs paysages, leur ville ou leur hameau ?

C'est le rucher bourdonnant qui s'appelle Belgique que l'essaim, chassé depuis deux mois par la rafale, veut revoir à tout prix.

J'ai compris, mieux que jamais, ces jours-là, « la vieille alliance qui existe entre l'homme, la langue et le pays » (1).

Aussi me permettez-vous, Mesdames, Messieurs, d'adresser publiquement à mon cher et regretté maître Jean Haust l'hommage de ma profonde gratitude.

C'est lui en effet qui m'a appris à défricher nos landes ardennaises et à semer dans nos terres incultes les graines qui conviennent à notre sol, alors que, par ignorance, je reniais ma région et son dialecte, imitant en cela les gens de mon pays qui, il y a un demi-siècle, répondaient invariablement à tout étranger demandant où commence l'Ardenne : « Plus loin, au delà de la forêt. »

(1) Robert GARRIC : L'école primaire et la langue du terroir, p. 366, dans « La Bête du Vaccarès », par J. D'ARBAUD. Paris, Grasset, 1926.

Quantum mutatus ab illo!.. En mieux, bien entendu, puisque aujourd'hui, l'Ardenne est revendiquée avec amour bien en deçà des frontières géographiques ou géologiques; puisque le savant philologue Jean Haust, en son discours écrit deux jours avant sa mort brutale, n'a pas craint d'étaler, devant cette haute assemblée, le fruit des semailles ardennaises qui n'eussent point levé sans lui; puisque, enfin, j'ai l'honneur d'être appelé par vous, Messieurs les représentants les plus distingués d'une littérature universelle, à faire l'éloge de nos lettres dialectales, en évoquant les belles figures du poète Henri Simon, qui mourut le 11 mars 1939, et de son successeur, Joseph Vrindts, surnommé le prince des poètes wallons, qui, élu à l'Académie en avril 1940, décéda en novembre de la même année, sans avoir eu l'occasion de tresser devant vous, Mesdames, Messieurs, comme il eût voulu le faire, de toute son âme sensible, une couronne d'immortelles à la mémoire de son prédécesseur.

Ils naquirent tous deux à Liège, Joseph Vrindts, le 7 avril 1855, Henri Simon, le 2 février 1856.

La nature semblait vouloir les terrasser l'un et l'autre, mais n'était-ce point pour les façonner à sa manière et pour les conduire vers leur belle destinée ?

Joseph Vrindts, en naissant, était, dit-on, un oiseau pour le chat. Aussi fut-il baptisé d'urgence — c'était un dimanche — entre deux messes.

D'après la croyance populaire, le nouveau-né que l'on porte, un jour férié, entre deux offices, sur les fonts baptismaux, aura la faculté de « *taper lès vèdjes* », c'est-à-dire de découvrir les sources à l'aide de baguettes. Mieux encore : il était né coiffé, et, d'après la même croyance populaire, il devait avoir les faveurs du destin.

Toujours est-il que le tout petit Vrindts déclaré non viable vécut 85 ans, qu'il a découvert les sources pures de la poésie et qu'il a été applaudi par le peuple liégeois tout entier (1).

Quant à Henri Simon, il avait à peine trois ans quand il perdit sa mère. Une bonne, en jouant, le laissa tomber de

(1) D'après O. SERVAIS : Joseph Vrindts, chantre universel de Wallonie.

haut sur le pavé de la cour. Il en résulta une lésion des vertèbres. Cet accident, qui avait troublé la marche et la respiration de l'enfant, obligea le père de Henri Simon à envoyer son fils dans une ferme de Grivegnée jusqu'à l'âge de dix ans.

Cette vie à la campagne marqua une empreinte profonde dans le cerveau du jeune Henri qui, ne pouvant se livrer à des exercices violents ni partager les jeux des enfants de son âge, eut le temps d'observer les rudes travailleurs de la terre. Henri Simon vécut 83 ans ⁽¹⁾.

Par des chemins divers, ils vont tous deux parcourir leur longue vie, ayant pour traits communs, j'allais dire fraternels, leur âme sensible et l'amour ardent de leur dialecte liégeois.

Henri Simon fait d'excellentes humanités : Horace, Virgile et Homère sont ses auteurs préférés. Après l'examen de gradué, il suit, pendant un an, les cours universitaires et obtient le titre de candidat en philosophie. Mais la peinture l'attire : il fréquente l'Académie des Beaux-Arts, à Liège, et obtient une bourse qui lui permet de séjourner un an à Rome et d'y rencontrer le grand peintre Adrien de Witte qui l'orienta vers le naturisme. Rentré au pays avec son âme d'artiste toute imprégnée des chefs-d'œuvre qu'il a vus, de la lucidité et de la concision de ses auteurs latins, il fait de longs séjours à la campagne pour mieux sentir battre le cœur de la Nature qu'il a prise pour guide : *Natura duce*, et pour peindre, avec la musique des mots wallons, les tableaux si vivants de la vie rustique.

Il a compris, il a senti « les intimes liaisons qui existent entre la vie d'une région et la langue locale » ; il sait qu'« il n'y a pas de vie réelle sans le cortège des mots familiers » ⁽²⁾ et il prouva, par l'harmonieuse perfection de la forme qu'il donne à ses poèmes, que, pour les cœurs bien nés, il n'existe pas de langue triviale ou grossière.

Ses poèmes lyriques et ses meilleures pièces de théâtre édités en deux volumes dans la collection « Nos Dialectes »,

⁽¹⁾ D'après J. HAUST, dans sa préface du « Pan dè bon Diu ».

⁽²⁾ R. GARRIC : L'école primaire et la langue du terroir, pp. 365 et 368, dans « La Bête du Vaccarès », par J. D'ARBAUD, Paris, Grasset, 1926.

c'est à peu près toute l'œuvre de Henri Simon, mais quelle œuvre de peintre, d'humaniste et de poète, amoureux des couleurs, de la concision et du rythme !

Li Bleû-Bîbe, *Sètche i Bètche*, *Li Neûre Poye*, *Janète*, parmi ses œuvres dramatiques, sont des tableaux de mœurs ou de fine étude psychologique qui ont entraîné nos dramaturges vers le réalisme.

Son recueil de poèmes, depuis *Li P'tit Rôsi* jusqu'aux imitations des Odes d'Horace, c'est une succession de petits chefs-d'œuvre.

Parmi ceux-ci, *Li Mwèrt di l'Âbe* et *Li Pan dè Bon Diu* arrivent au point culminant, je ne dirai pas de la poésie wallonne, mais de la poésie tout court.

La Mort de l'Arbre : l'abatage d'un vieux chêne est un simple incident de chaque jour, à la campagne. Mais pour le peintre-poète, c'est la mutilation d'un paysage familier qui endeuille la nature.

Voici le peintre d'abord. Je ne puis, hélas ! vous montrer de son tableau que des couleurs défraîchies par la traduction.

« Là, sur la crête qui fait saillie entre les deux vallons, telle l'échine d'un vieil animal gigantesque, l'arbre a grandi, fort et vigoureux, droit comme un i.

» Ses branches, comme autant de bras, ont l'air d'agripper le ciel, cependant que ses racines, pareilles à des mains de fer, écartent les roches dures pour atteindre au cœur de la terre. »

Et voici le poète, ému avec la Nature elle-même par la mort du vieux chêne :

« Voilà que, dans le calme de la matinée, on entend gémir quelque chose lentement comme une plainte. Le chêne s'abat tout d'une pièce, la crête retentit et la terre tremble, cependant qu'un grondement de tonnerre, s'épandant sur les bois, va mourir dans les vallons. Et, sur la campagne, le laboureur pris comme d'un effroi, arrête ses deux chevaux pour regarder vers les collines... A la place du géant, c'est comme un trou dans le ciel... »

D'une histoire aussi banale : la vie d'un grain de blé, Henri Simon a tiré une épopée en 24 tableaux, qui, en des

lignes poétiques harmonieuses, nous montrent le travail de l'Homme et de la Nature, depuis les semailles jusqu'au moment où la famille du laboureur réunie pour le repas du soir, se partage le pain et « se signe comme pour remercier le Bon Dieu ».

De ces tableaux merveilleux où palpite l'âme paysanne avec ce qu'elle a d'immortel, se dégage une leçon d'énergie qui fait honneur à l'humanité.

Harmonieuses bucoliques wallonnes où, grâce au poète virgilien Henri Simon, circule une sève ardente qui crée la Vie et la Beauté !

« Petit livre de durée qui traversera les âges, sans rides et sans poussières ! »

Aussi était-il naturel que l'on magnifiât le poète lyrique et le philologue entré à l'Académie en 1923 et qu'on lui consacra de nombreuses études comme celles des Delchevalerie, Colleye, Piron et spécialement celles de trois membres de l'Académie aussi distingués que compétents : Albert Mockel, Jules Feller et Jean Haust.

Quel bel éloge eût fait aussi de Henri Simon celui que vous aviez appelé à lui succéder, Messieurs ! Hélas ! Joseph Vrindts a suivi Henri Simon dans la tombe, comme Henri Simon avait suivi Joseph Vrindts dans le berceau, à un an d'intervalle.

Chapeau de feutre noir à larges bords, large nœud de soie noire autour du col, tel un romantique égaré en plein vingtième siècle, binocle instable devant les yeux mi-fermés et clignotants, Joseph Vrindts s'en allait sur les bords de sa Meuse inspiratrice, dans son vieux Liège palpitant de souvenirs, et tout Liège reconnaissait, en cet enfant du peuple qui passait en rêvant, son poète à l'âme sensible infiniment qui faisait, par ses œuvres, battre à l'unisson du sien le cœur de la Cité.

Œuvres vastes et multiples, car Vrindts fut chansonnier, auteur dramatique, romancier, chroniqueur, folkloriste, poète lyrique ⁽¹⁾ inspiré par son amour et sa tendresse des êtres et des choses.

(1) OCTAVE SERVAIS : Joseph Vrindts.

Tenu par la dure réalité de la vie qui l'oblige à gagner son pain, Joseph Vrindts apprend tout jeune le métier de cordonnier, n'ayant pour bagage intellectuel que ce qu'il a appris à l'école primaire. Mais il a reçu « le don du verbe magique et le rythme avec le souffle » et il a, comme il l'affirme, une mémoire d'ange. Son instruction modeste, il la complétera par des lectures et par la fréquentation de cercles littéraires.

A 17 ans, il compose des chansons qu'il chante lui-même.

Sa première œuvre remarquée fut *Bouquet tot fait*, qui fit dire au peuple liégeois qu'un nouveau Nicolas Defrècheux était né.

Il écrit ensuite un roman wallon, *Li pope d'Amèrs*, d'où il tirera plus tard, en collaboration avec Maurice Wilmotte, un drame en trois actes : *Madame Nonârd*. Puis c'est un recueil de vers : *Pâbûles rîmés*, présenté par Maurice Wilmotte, puis *Lingadje èt Aksègnance dès Fleûrs*, deux volumes intitulés *Vî Lîdje*, tout parsemés de vieux souvenirs; un recueil de chansons sous le titre de *Vîs airs èt novês rêspleûs*; une nouvelle œuvre dramatique en deux actes : *Li Sièrmint da Grètry*; un volume de prose et de vers, œuvres de guerre publiées en 1920, et *Tot tûsant*.

Tous les genres lui sont familiers et il sème à pleines mains, dans tout ce qu'il écrit, surtout dans ses souvenirs personnels, son extrême sensibilité, sa candeur d'enfant et sa sincérité. De là toute sa philosophie faite d'optimisme et d'indulgence.

Aussi la Wallonie, et spécialement le peuple liégeois, se sont-ils reconnus dans les sentiments exprimés avec tant de délicatesse et de simplicité, en un dialecte jaillissant en fusées qui font pleuvoir une pluie d'étincelles.

Et c'est pour cela qu'il y a vingt ans — ce fut en juin 1926 — à l'occasion du cinquantième anniversaire de la vie littéraire du poète lyrique Joseph Vrindts, le peuple entier rendit hommage, avec enthousiasme, à cet enfant du peuple; qu'une foule immense se pressa dans les rues de Liège pour acclamer le poète, pour lui offrir des bouquets avec des baisers de femmes et d'enfants, car n'était-ce pas « une âme intensément frémissante » qui passait, suivant Olympe

Gilbart; « le poète en qui l'âme populaire s'était incarnée », d'après Charles Delchevalerie; « le poète le plus humain », selon Maurice Wilmotte; et, comme vous l'avez dit, le jour des funérailles, Monsieur Delbouille, « le plus inspiré de nos poètes, le sentimental doué d'une faculté innée qui prête une vie intérieure aux choses et les associe ainsi à nos joies et à nos douleurs ».

Liège, qui n'attend pas la mort de ses meilleurs fils pour apprécier les bienfaits de leurs œuvres, garde religieusement, depuis plus de vingt ans, les bustes de Henri Simon et de Joseph Vrindts. Ce n'est peut-être pas un signe infaillible d'immortalité ou de survivance certaine dans le domaine littéraire, mais c'est tout de même une preuve tangible de la gratitude d'un peuple, sensible à la poésie qui élève son âme et qui fait battre plus vite son cœur.

Certes, nos deux poètes lyriques ont enfermé leur art parfait ou leur tendre sensibilité dans le cadre relativement étroit de la littérature dialectale. Mais n'ont-ils pas atteint, par là même, plus sûrement et plus profondément la réalité, c'est-à-dire l'âme fraternelle de leur région, enrichissant ainsi l'héritage commun de l'humanité ?

Leur élection à l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises a été non seulement la consécration de leur talent, mais aussi la reconnaissance des liens intimes qui existent entre nos parlers romans toujours vivaces, si fortement imprégnés de latinité, et notre langue française universelle et partout rayonnante.

Pour mes deux prédécesseurs que vous aviez, Messieurs, si heureusement choisis, merci.

Ce 25 novembre 1946.

Réception de M. Pierre Nothomb

Discours de M. le Comte Carton de Wiart

Monsieur,

Dans sa séance d'octobre, à laquelle j'avais été empêché d'assister, l'Académie m'a fait l'honneur et la surprise de me désigner pour vous recevoir solennellement en son nom. Certes, aussitôt que j'ai été informé de son choix, je m'en suis senti heureux et reconnaissant. N'ai-je pas eu déjà le privilège d'être votre patron lorsque, il y a quelque trente-cinq ans, vous vous êtes inscrit au Barreau de Bruxelles ? Il ne fallait pas être grand clerc pour deviner dès lors tout ce que l'avenir promettait à ce jeune stagiaire, svelte et nerveux, tout vibrant d'enthousiasme et de fraîcheur, en qui un excellent maître de rhétorique, le R. P. de Harvengt, reconnaissait un de ses meilleurs poulains. De mine conquérante, il entra dans la vie porteur d'un nom auréolé de grands souvenirs nationaux et qui, à lui seul, devait l'inciter à la gloire. Il était fils d'un conseiller à la Cour d'Appel, dont je vois encore la haute stature, les yeux clairs et la barbe fleurie, et que chacun respectait et aimait au Palais pour sa dignité et sa science qui s'accompagnaient d'aménité et de sourire. Peu après la première guerre, où ce grand magistrat se signala par son courage face à l'ennemi et à ses complices, il devait, hélas ! vous être ravi, un jour d'été, par une vague traîtresse et entraîné aux flots de la mer.

Avant ces années de 1914-1918, Monsieur, il m'avait été donné déjà de voir s'épanouir en vous, tant au service de

vosre profession d'avocat que dans le culte des Lettres et la passion du bien public, une personnalité originale et brillante, chez qui l'action était et resterait la sœur du rêve. Puis, tout au long de cette grande épopée, dans les intervalles et pendant les congés que vous laissait votre vie vaillante de soldat, j'avais fait appel, comme membre du Gouvernement, à votre concours et à votre plume pour des tâches qui furent, en un certain sens, des exploits de guerre et dont témoigne une série de bons ouvrages qui furent répandus à travers le monde : *Les Barbares en Belgique*, *L'Yser*, *Les Réfugiés et les Héros*. Et depuis ce temps, c'est toujours avec intérêt, souvent avec émotion, que j'ai suivi de près, à travers tant de péripéties et d'aventures, les étapes successives de ce porteur de lampe, de ce coureur de la vie que vous ne cessez d'être à votre façon, selon le biais de votre tempérament.

Ainsi, voilà bien des motifs qui justifient la joie que j'ai aussitôt éprouvée d'être chargé par notre Compagnie de vous souhaiter la bienvenue en séance publique.

Mais, à dire vrai, ce premier sentiment s'est tempéré, lorsque je me suis mis à la tâche, par quelque appréhension. Ce n'est pas seulement votre ancien patron et votre ami qui vous accueille à cette place. Je suis le porte-parole de l'Académie. C'est en cette qualité qu'il m'incombe, en vertu d'un rite consacré, d'analyser votre génie et votre œuvre et de procéder à une opération de vivisection pour laquelle l'amitié n'a pas le droit de garder sur les yeux le bandeau de l'amour. Or, Monsieur, vous n'êtes pas seulement, en poésie comme en prose, un des meilleurs écrivains de votre génération, vous êtes aussi un homme politique et, comme tel, un homme discuté, car tout homme politique est, par définition, un champ de bataille. Vous l'êtes d'autant plus qu'avec les dons d'imagination et de combativité qui vous sont départis, vous vous prêtez mal à l'enrégimentement ou à ce conformisme dont notre pays a l'habitude et que dénonçait déjà mon maître Edmond Picard. C'est pourquoi la polémique et la querelle vous guettent et vous harcèlent. Mais ici, nous ne sommes pas sur le Forum. Nous sommes

au cœur du Bois Sacré. Les savants architectes — on ne disait pas encore les urbanistes — qui ont dessiné ce quartier du haut de la ville où a pris place ce Palais des Académies, l'ont ordonné dans l'observance d'un principe cher à Montesquieu. En ce cadre harmonieux, l'Exécutif et le Législatif se regardent à travers les ramures d'un parc d'une beauté sévère et sereine qui fut, en septembre 1830, le berceau même de notre Indépendance. Au recul de la rue de la Régence, le Judiciaire demeure en vue, mais en retrait, pour n'être point exposé à subir de trop près l'influence des deux autres pouvoirs. Quant au monde de l'Industrie et de la Finance, il tend à envahir les bas côtés de ce quadrilatère classique. Mais le Palais des Académies, que défend un aimable jardin, réserve aux Sciences, aux Arts et aux Lettres un asile où les relents des affaires non plus que ceux de la politique ne doivent avoir accès. C'est déjà bien assez, pour ce noble édifice, que le souci de concilier sa destination propre avec l'abondance même des Compagnies qui y cohabitent aujourd'hui, après avoir proliféré en une mesure qu'il est permis de trouver excessive.

Parlant au nom de nos confrères ès Lettres françaises, je dois donc me garder d'ouvrir ou d'entrebâiller la porte aux souffles fiévreux du dehors. Quelle que soit ma vigilance, y parviendrai-je ?

Lorsque, dans un même individu, le poète et l'homme public sont unis comme l'étaient les frères siamois, que le même sang, le même idéal, les mêmes visions animent à la fois leur œuvre littéraire et leur action politique, l'opinion commune les dissocie mal l'un de l'autre. L'auteur des *Harmonies* se retrouve dans le Lamartine de 1848 et le romancier d'*Endymion* dans le Beaconsfield qui couronna l'Impératrice des Indes. D'ailleurs, et quoi qu'en ait dit Platon lorsqu'il prétendait bannir les poètes de sa République, il faut souhaiter que les conducteurs ou les mandataires de la Nation sachent faire une large part à l'imagination. Ceux-là ne sont que des politiciens vulgaires qui, dans la science du gouvernement ou son contrôle, subordonnent toute leur attitude à des programmes de parti, à des rivalités de per-

sonnes, d'équipes ou de clans. Les autres valent mieux qui n'attendent pas de la politique des mots d'ordre ou des consignes, mais qui lui apportent la marque de leur personnalité. Aussi bien dans la vie publique que dans la vie professionnelle, c'est une paire d'ailes, dont il convient d'apprécier tout le bienfait, que l'amour des Arts et l'amour des Lettres. Non seulement l'envolée que nous leur devons compense heureusement l'ennui des jours et l'âpreté des luttes, mais on peut appliquer à la connaissance et à la pratique des affaires publiques une remarque et une image que j'emprunte à un critique français mort peu de temps avant la dernière guerre et qui s'était révélé comme un humaniste et un psychologue d'une rare pénétration. Ecoutez ce qu'écrivait Charles Du Bos dans son *Journal* : « Sans la vie, la Littérature serait sans contenu, mais sans la Littérature, la vie ne serait qu'une chute d'eau, cette chute d'eau sous laquelle tant d'entre nous sont submergés, une chute d'eau privée de sens, que l'on se borne à subir, que l'on est incapable d'interpréter; et vis-à-vis de cette chute d'eau, la Littérature remplit les fonctions de l'hydraulique, capte, recueille, conduit et élève les eaux. » Que faut-il entendre par ce propos, sinon une revendication des droits de l'esprit et de l'imagination contre les prétentions et l'exclusivisme d'une certaine politique réaliste à la mode ? Qu'est-ce à dire, sinon la revanche d'Ariel et de la poésie ?

Vous êtes, Monsieur, et avant tout, un poète, et c'est le poète que j'entends tout d'abord saluer et complimenter en vous. Les ouvrages de vos débuts furent des recueils de chants, d'aspirations, de prières et de méditations en vers. Le premier, qui est de 1909, porte un titre lumineux : *L'Arc-en-Ciel*. Deux ans plus tard, un autre devait le suivre qui s'appelait *Notre-Dame du Matin*. On y admire déjà, avec un lyrisme naturel et spontané, avec le don du rythme et de l'image, cette sensibilité vibrante et cette vision éthérée qui impriment à toute votre œuvre une sorte de frémissement continu et de palpitation aérienne. Votre âme, qui interroge la vie, s'ouvre et s'offre à ses mystères :

*Je cherche vainement le côté de l'aurore.
Je m'écoute et ne puis dire ce que ie sens.
Je suis seul et j'attends, ne sachant pas encore
Si c'est le jour qui monte ou la nuit qui descend.*

En ce temps-là, grandissait une « Revue catholique d'Art et de Littérature » que nous avons baptisée d'un nom chevaleresque : *Durendal*. Dans cette période de crise où une jeunesse, à peine sortie des Universités, et comme enivrée de la croisade à laquelle Léon XIII l'avait conviée, brûlait de l'impatience de se vouer à la reconstruction de la société humaine, la soif d'un renouveau dans le domaine littéraire, mais d'un renouveau orienté vers l'idéalisme, nous hantait, non moins que la réforme sociale et politique. La verve entraînant et le style à l'emporte-pièce de Firmin van den Bosch avaient préparé cette audacieuse entreprise : « Le doctrinarisme des Lettres, écrivait-il en 1892 dans *L'Avenir Social*, ne va pas sans les autres. C'est dans la race perpétuée des petits prodiges de collège élevés dans le giron de Calypso, au fade biberon de Boileau, dans la peur du croque-mitaine Hugo et de Musset-Barbe Bleue, que foisonnent ces pleurnichards nostalgiques, inconsolables du grand passé disparu, geignant sur la tristesse des temps présents, incapables de penser, de parler, d'agir avec leur époque. »

« De l'air, concluait-il, de l'air neuf, de l'air moderne, dans les antres moisis de l'enseignement moyen. »

Sous sa couverture polychrome à fond vert pomme, où se déployait l'esthétique de Gisbert Combaz, les admirations que *Durendal* professait bruyamment pour un Barbey d'Aurevilly, pour un Verlaine, voire pour un Léon Bloy, l'éclectisme avec lequel elle accueillait quiconque s'employait à l'élévation de l'esprit, ne laissaient point de faire scandale dans les milieux qu'on appelle bien pensants. Cependant, des encouragements flatteurs firent écho à cette témérité. J. K. Huysmans et Johannes Jorgensen s'inscrivaient au nombre de nos collaborateurs. *Durendal* organisait des expositions d'avant-garde qui mirent en lumière les œuvres

de Maurice Denis et de Brangwin, de Henry de Groux et de de Gouve de Nunques. Ce fut dans ses livraisons qu'un poète, au nom encore peu connu de Paul Claudel, projeta quelques-uns de ses premiers rayons. Puis, que de beaux écrivains de chez nous dont elle aida à faire mûrir ou à révéler le talent : Olivier Georges Destrée et Frans Ansel, Victor Kinon et Thomas Braun, Arnold Goffin et Georges de Golesco et maints autres. Il n'est que de parcourir les tables de la Revue, que Louis Goffin publia après qu'elle eût disparu en 1914, pour apprécier l'apport abondant et brillant dont *Durendal* a grossi le trésor de nos Lettres belges. Aidée bientôt dans sa tâche par la *Lutte* de Georges Ramaekers et le *Spectateur catholique* d'Edmond de Bruyn, elle a débroussaillé un terrain qui demeurait en friche, elle a tranché des montagnes d'indifférence ou d'incompréhension. Elle a frayé le chemin et élargi la voie à de nombreux jeunes qui entendaient laisser vivre dans leurs œuvres les convictions dont leurs âmes étaient gonflées. En leur assurant l'audience de toute une classe sociale qui était demeurée fermée ou hostile aux Lettres contemporaines, elle a contribué à cette expansion littéraire de notre patrie dont la *Jeune Belgique* avait donné le signal et l'exemple, et qu'enrichit chaque jour une nouvelle sève.

Vos premiers poèmes, Monsieur, parurent dans *Durendal* et cette maison devint bien vite la vôtre. Aux côtés du bon abbé Henry Moeller, directeur zélé et dynamique qui pourchassait ses collaborateurs et ses abonnés, les relançant de son écriture menue et intarissable, vous avez consenti à exercer le secrétariat de la rédaction, remplaçant à ce poste notre cher et tant regretté Georges Virrès qui y avait succédé lui-même à Charles de Sprimont, le chanteur délicat de *La Rose et l'Épée*, dont la vie, hélas ! devait être aussi brève qu'un beau matin de printemps. Vos premiers florilèges dénotaient, dans leur jaillissement même, une sorte d'exubérance qui est chez vous un don de nature, phénomène que notre âme nordique connaît rarement à ce degré. Un moment vint, après la première guerre, où, luttant contre cette enviable facilité, vous avez contraint votre art poétique

à des canons plus rigoureux. Ce fut pour la critique une grande surprise que votre *Délivrance du Poème*, puis cet autre recueil plus récent, intitulé *Clairière*, où vous vous imposez à vous-même une nouvelle manière et une nouvelle prosodie :

*Ne te sers que de mots simples,
Mais dont le sens est profond.
Que ton vers demeure ferme
Même s'il trouble ou s'il tremble.*

*Ne crains point ce qui contracte,
Mais non plus ce qui confond.
Que la ligne soit un acte
Si le rêve est sans contour.*

Et encore :

*Si le vêtement des phrases
Gêne ton rythme emporté,
Si les images l'entravent,
Aspire à la nudité.*

C'est ainsi que votre muse, dorénavant plus assagie ou plus discrète, continue à vous être fidèle, orchestrant avec vous les thèmes éternels de l'amour, de la nature et de la mort, ayant trouvé, je gage, un asile qui lui plaît en ce romantique domaine du *Pont d'Oye* dont vous êtes devenu le châtelain et l'historien :

*C'était un château de rêve
Qui se levait au versant
Des forestières vallées
Quand on descendait du Nord.*

*A l'heure où l'aube se lève,
Il y flottait, rose et or,
Et dans ses vitres voilées
Il apaisait les couchants.*

Ce n'est pas le vers qui fait le poète, mais bien un état d'âme, et cet état d'âme peut trouver, suivant l'occasion ou la fantaisie, son expression lyrique dans la prose. Vos romans, Monsieur, du moins ceux de vos nombreux romans que j'aime le mieux : *La Rédemption de Mars*, *Vie d'Adam*, *L'Egrégore*, ont, tout comme vos recueils de vers, quelque chose d'ailé. La phrase y est frémissante comme la pensée. Celle-ci se révèle hypersensible. Celle-là atteint une sorte de fluidité grâce à quoi nous entrons avec vous dans un monde intermédiaire entre la terre et le ciel. Seul, je crois, Rayner Maria Rilke a tissé d'un fil aussi ténu que le vôtre les trames de l'inconnu et du silence.

Comment n'en prendrai-je pas pour meilleure preuve cette *Rédemption de Mars* qui est, à mon gré, votre chef-d'œuvre. Le sujet de cette étonnante cosmogonie ne pouvait naître qu'en votre esprit. Certes, la tentation d'échapper à notre globe et de s'évader vers cette planète-sœur, qui n'est distante de nous que de deux ou trois cent millions de kilomètres, a séduit déjà d'autres imaginations que la vôtre. Lorsque, avec l'athée Reverchamp, vous prépariez cette expédition astrale, nous sommes tout près de partager votre empressement : « Heures enivrantes, dites-vous, où mes regards interrogeaient, tentaient de comprendre l'énigme des mondes; instants sublimes où nous guettions à travers l'espace la réponse à nos impatients messages; où l'homme blasé que j'étais, repoussant déjà du pied ce globe arpenté, mesuré, cadastré, sentait qu'il s'élançait, porté par sa raison et son vouloir, vers les mondes inexplorés ! » Mais ce qu'aucun Wells ni aucun Cyrano n'auraient imaginé par delà la technique de ce voyage que vous nous racontez si bien, c'est votre découverte de ce peuple sans joie, qu'un drame mystique obsède et tourmente. Les Martiens vivent dans l'état d'innocence, mais non de béatitude. La merveille d'un climat paradisiaque les dispense de tout effort. Le vêtement et la culture leur sont inutiles. Ils ne connaissent ni la fatigue, ni la maladie, ni la violence, ni la ruse. N'ayant pas, comme nous, à se défendre chaque jour, par le labeur et l'industrie, contre les duretés du sol et du temps, n'ayant

même point à satisfaire les besoins primordiaux de l'existence, ils ignorent la Science et les progrès qu'elle nous procure jusques et y compris la bombe atomique. Surtout, ils ignorent le péché... Mais ils souffrent de cette peine atroce que les théologiens appellent la peine du dam. Ils ont confusément le soupçon qu'ailleurs, sur la terre, un Sauveur est apparu et y a apporté la grâce qui leur manque. Or, voici qu'un homme leur vient de la terre. Celui-ci est chargé du poids du péché, mais aussi du bienfait de la Rédemption puisque, dans le monde qui est le sien, Dieu s'est incarné. Et c'est ainsi, qu'instrument médiocre de la vérité, le terrien va bouleverser toute cette planète idyllique où le service est fait par des licornes et des libellules géantes, et où les jeunes filles naïves et gracieuses qui la peuplent ne sont voilées que de leurs ailes. L'une de ces vierges, la plus charmante, Iousy, s'est éprise de l'explorateur. Aux objurgations anxieuses dont elle l'accable : « Tu n'es point le Fils de Dieu ? Du moins tu connais le Fils de Dieu ? » il répond enfin : « Je viens d'un monde qui est déjà sauvé. Espérez la rédemption à votre tour »... Mais tandis que Iousy, et avec elle ses compagnes, s'exaltent à la bonne nouvelle, celui qui s'en est fait l'annonciateur cède à sa nature charnelle et corrompue. Ayant instruit les Martiens du sens de la rédemption, il leur a appris aussi le sens du péché. Par sa faute, toutes les passions perverses se déchaînent. Epouvanté de son œuvre néfaste, le triste héros s'enfuit, et son compagnon Reverchamp, après l'avoir enfermé dans le bolide qui le ramènera jusqu'à la terre, se condamne lui-même au suicide.

J'ai voulu résumer ce mythe étrange, mais en le résumant, je sens à quel point je le déflore et je le trahis. Comment pourrais-je donner l'idée de ce qui fait le meilleur de sa séduction : l'atmosphère élyséenne et le style diaphane dont cette fable s'enveloppe, la description des matins enchantés, celle des forêts bleues dont la bruisante vie se gonfle, au soir apaisé, de l'angélique palpitation du sommeil des vierges, le récit de la fusion des glaces suivie de la conquête bondissante et rebondissante des eaux, et surtout ce chapitre du vol nuptial que vous seul, Monsieur, pouviez risquer et réussir.

J'ai pensé plus d'une fois que si ce livre unique avait eu la chance que notre grand Maurice Maeterlinck a due, au lendemain de sa *Princesse Maleine*, au premier-Paris d'Octave Mirbeau, la *Rédemption de Mars* aurait connu, elle aussi, un renom universel. Et ce renom, elle le mérite.

Votre *Vie d'Adam* est de la même veine créatrice. A un moment de notre histoire littéraire, où sévissait jusqu'à l'excès la mode des vies romancées, c'est une entreprise assurément originale qui vous a tenté, de mettre en scène la chute de nos premiers parents et ses suites. La femme, victime du péché de curiosité, et l'homme succombant au péché d'orgueil, tous deux ont cru conquérir la connaissance avec la volupté. Ils n'ont trouvé que le désespoir. De toutes les variations lyriques et philosophiques que ce thème vous inspire, les plus belles, à mon goût, sont les pages si musicales et émouvantes consacrées à la mort d'Abel, et celles de la fin, imprévues et ingénieuses, où vous nous montrez le vieil Adam qui a vécu 900 ans, qui a vu se multiplier sa descendance, déferler les violences et les crimes, et qui s'endort à peu près tranquille et confiant, parce qu'il a constaté que l'Art venait de naître.

Tout récemment encore, vous êtes retourné à ce genre qui vous appartient en propre en écrivant tout d'un trait ce roman compact aux couleurs d'épopée mystique qui a pour titre *L'Egrégoire*. La scène se passe dans un décor de montagnes, aux confins de l'Europe et de l'Asie. C'est dans cette contrée sans doute que l'arche de Noé trouva où se reposer et que Prométhée lutta contre l'aigle. C'est par ces vallées et ces couloirs que pénétra la marée des grandes invasions. Mais le héros sorti de votre cerveau se soucie peu d'un passé aussi récent. Ce qu'il recherche dans ces régions lointaines, c'est le lieu où, selon un texte énigmatique de la Genèse, les anges rencontrèrent les filles des hommes et enfantèrent une race qui s'est perdue. Que sont devenus les descendants dispersés de ces enfants des anges ? Où sont, parmi les habitants de la terre, ceux qui, ayant hérité d'une parcelle infinitésimale de substance angélique, sont sans doute marqués pour un exceptionnel destin ? Qui les

découvrira ? Se connaissent-ils entre eux ? S'appellent-ils, se repoussent-ils les uns les autres ?... Ce problème tourmente confusément les savants, les prêtres, les artistes, les femmes et les hommes, sublimes ou médiocres, qui accompagnent en une curieuse randonnée l'explorateur Donald, être pur entre les purs. Mais tous ces voyageurs dont le désert exaspère les passions, bouleversés dans leur libre-arbitre, leur spiritualité ou leur foi par les réponses contradictoires qu'ils se donnent, cèdent les uns après les autres qui à la lassitude, qui au découragement, qui à la mort. Deux êtres parviennent au but du voyage, c'est-à-dire au toit du monde : le héros du roman et une femme au désir charnel qui s'est attachée à ses pas et en qui, mystérieusement, après qu'elle est libérée de son péché, s'incarnera l'Egrégore. « Et seules, ainsi s'achève le roman, les étoiles de la nuit vont entendre les mots sans fin du dialogue qui s'échange éternellement entre ciel et terre. »

Je n'oserais pas affirmer que, dans ces trois ouvrages, tout soit d'une orthodoxie irréprochable. Je crains même que les flaireurs d'hérésie n'y puissent relever quelques audaces répréhensibles. Appelons ces audaces des licences poétiques. Vous n'avez jamais, que je sache, prétendu être un maître de théologie. Et de très grands écrivains, qui sont pourtant des génies chrétiens, depuis Dante jusqu'à J. K. Huysmans, en passant par Pascal, se sont exposés à un semblable reproche. Le *Paradis Perdu*, de Milton, n'y a pas échappé, non plus qu'Alfred de Vigny et son *Eloa, sœur des Anges*.

Avec vos autres romans, Monsieur, nous redescendons sur un sol plus ferme et qui nous est plus familier. Ils sont nombreux et variés : romans d'atmosphère, romans d'aventures, romans d'analyse, romans d'histoire, romans de mœurs. Votre observation personnelle de tous les jours, votre connaissance des événements et des choses de jadis, vos voyages à travers les provinces, les pays et parmi les passions, vos souvenirs de famille et d'intimité, tout cela fait farine à votre moulin. « Les fines gens, a dit Montaigne, remarquent bien plus curieusement et plus de choses, mais ils les glosent, et pour faire valoir leur interprétation et la

persuader, ils ne peuvent compter d'altérer un peu l'histoire. Ils ne nous représentent jamais les choses pures, ils les inclinent et masquent selon le visage qu'ils leur ont vu. » Quelqu'un songera-t-il à déduire de cette remarque un grief contre votre *Risquons-Tout*, ou votre *Roman de 1830*, ou vos *Dragons de Latour*? Pour des motifs qui ne me sont pas tout à fait étrangers, je m'insurgerais contre une telle sévérité. Qu'est-ce que le roman historique, sinon l'histoire vue à travers un tempérament? Des réalités du passé, l'auteur doit prendre la flamme, et non la cendre. C'est à ranimer ainsi lumière et chaleur que vous réussissez à merveille, en faisant vivre, agir, aimer, combattre vos personnages. Et si parfois, en les écoutant parler, nous croyons vous entendre parler vous-même, de quoi nous plaindriions-nous si nous reconnaissons en leur langage l'éternel accent du cœur humain?

Dans votre *Fauquebois*, ce qui me plaît surtout, c'est moins le drame d'une tendre jeune fille, digne de Francis Jammes, dont un cousin trop distrait s'obstine à méconnaître l'amour, que la peinture de ces bonnes gens et de ces notables un peu fossiles que vous nous montrez dans le Limbourg de 1850. Il en est de bien sympathiques. Il en est d'autres qui sont plutôt grotesques. Telle cette Madame de Mélan, épouse d'un très haut fonctionnaire doré sur tranches. « Madame de Mélan ne sortait guère que pour des visites officielles et la réunion de sa Congrégation; aux bals de la Cour, elle avait toujours l'air d'être en deuil, et les collègues de son mari, qui la promenaient par devoir, prenaient auprès d'elle des figures de circonstance. Elle donnait par an trois dîners où l'on s'ennuyait correctement. Fille d'un procureur général, dès qu'elle ouvrait la bouche, ce qui était heureusement rare, c'était pour requérir contre sa femme de chambre, contre le cocher, contre Laure, contre le pâté qu'on servait et qui n'était pas à point, contre l'avisement des mœurs contemporaines. Elle n'avait jamais lu un livre depuis sa première communion, ayant comme principe qu'on ne peut lire que le dimanche, et, le dimanche étant le jour du Seigneur; elle relisait l'*Introduction à la*

vie dévote, dont, d'ailleurs, elle se scandalisait, n'en goûtant point la grâce, et les *Paillettes d'Or* dont l'onction trop sucrée parvenait parfois à l'adoucir. — Oui, ma chérie; oui, ma poulette, lui disait à tout propos son époux, clignant ses yeux de myope derrière ses lunettes d'or. Laure avait peur d'elle, quoiqu'elle ne fut pas méchante. Simplement désagréable, mais essentiellement désagréable. »

Dans votre *Fauquebois*, vous aviez exalté la fidélité au bien de famille. Dans votre *Blason Champêtre*, c'est la tradition du nom, la persistance des vertus et aussi des défauts d'une race et d'une caste que vous étudiez avec complaisance en la personne de ces paysans du pays wallon dont les ancêtres exercèrent les droits de haute et basse justice dans les régions mêmes ou végète obscurément, mais non sans un résidu de noblesse, leur lignée déchue.

Votre *Lion ailé*, qui évoque les fastes et les gloires de la Sérénissime République de Venise, se ressent, dans l'affabulation du récit, de ce moment de l'âme italienne dont Gabriel d'Annunzio et son équipée de Fiume furent, l'un l'interprète, et l'autre le témoignage. Je ne puis penser à lui sans revoir, comme au rétroviseur de mes souvenirs, cette admirable côte dalmate et le vieux château de Raguse, farouche sur son promontoire. Paysage adriatique et vermeil dont je garde, comme vous, la nostalgie :

*Ensemble, allons voguer au dédale des îles
Dont les croupes là-bas s'étirent en reptiles
Dans un bain d'indigo tout vibrant de soleil.*

Et puis, voici, tout proches de nous — puisqu'ils ont paru depuis la libération du territoire et sous un pseudonyme qui n'a trompé personne, tant votre manière et votre style sont à vous, — votre *Prince d'Olzheim* et ces *Elie Beaucourt*, d'une invention et d'une composition si neuves, avec des pages étincelantes et d'autres qui languissent un peu, avec des personnages et des incidents qui mêlent la vérité à l'in vraisemblance, le sublime au snobisme, et le reportage aux phantasmes, avec d'audacieuses plongées dans le cœur

humain, avec des scènes troublantes où la sensualité prend le masque et le nom de la pureté. En recevant notre illustre ami François Mauriac sous la coupole du Palais Mazarin, M. André Chaumeix parlait de ces bénitiers qui subsistent, assure-t-il, dans l'une ou l'autre église du Languedoc. Pour les faire, un maçon de village a employé les débris de vasques antiques taillés dans l'albâtre et où sont modelées en relief des formes féminines aux voluptueux contours, de telle sorte qu'en prenant l'eau lustrale, le fidèle a la surprise et l'émoi de frôler des images païennes au contact desquelles sa dévotion ne peut rien gagner. Vous avouerez-je que tel chapitre de votre *Prince d'Olzheim* m'a rappelé cette antithèse où Barbey d'Aurevilly aurait pu trouver le sujet d'une nouvelle *Diabolique* ?

J'aime mieux, dans ce livre insolite, tout ce qui le rattache à cette conception, qui vous est si personnelle et si familière, de *La Ligne de Faîte* et du destin séculaire réservé à ces pays d'entre la Meuse et le Rhin, dont les habitants, placés au point de rencontre de deux grands courants ethniques, doivent, à chaque tumulte de l'Histoire, choisir leur Patrie. C'est pour défendre votre conception de *la Ligne de Faîte*, c'est pour proposer une réponse au dilemme qui tourmente, depuis les temps de l'Austrasie, ces âmes mitoyennes, que vous avez publié maints essais où vous faites preuve d'une savante documentation utilisée tantôt, comme dans *La Barrière Belge*, avec un sens dialectique que n'eût pas désavoué ce grand diplomate que fut Jean-Baptiste Nothomb, et tantôt — je pense surtout à votre *Méditation sur Ormont* — avec les accents émus et pathétiques d'un poète et d'un voyant.

Trop d'intellectuels de chez nous, et peut-être aussi trop d'hommes publics, ont poussé jusqu'à la timidité, voire jusqu'à l'abdication, la pudeur de leur patriotisme. Vous n'avez jamais été de ceux-là. Pour vous, la Patrie belge est une réalité vivante. Vous la comprenez et vous l'aimez comme un être charnel dont les traits, les mouvements, les sentiments vous sont connus et chers. Vous ne permettez pas qu'on l'attaque par des sophismes ou des blasphèmes.

Si vous vous êtes raciné de nouveau dans ce Luxembourg où un village porte votre nom, vous rêvez pour toutes nos provinces une amitié confiante, axée sur une volonté de commune grandeur. Lorsqu'on vous parle au Sénat de nos deux groupes de Flandre et de Wallonie, vous répondez par cette image saisissante qui n'est point une simple métaphore de poète : « Je crois à la dualité de la Belgique comme je crois aux deux versants d'une montagne; mais c'est une montagne, aussi naturelle, aussi physiquement vivante que ses deux versants qui n'existent qu'en elle et par elle. »

D'aucuns n'ont pas manqué de vous appeler le Maurice Barrès de la Belgique. Vous souvenez-vous, Monsieur, de ce 21 juillet 1916 où, à Sainte-Adresse, notre petite capitale d'exil, nous célébrions, avec quel émoi ! le retour de notre fête nationale ? Maurice Barrès m'avait fait, ce jour-là, l'honneur d'une visite. Le matin, nous avions assisté, sur le rivage de la mer, à un singulier et réconfortant spectacle : les sursauts d'un sous-marin allemand qui, tout près de la côte, s'était fait prendre au piège dans un réseau de fils de fer savamment immergés pour défendre l'accès de la rade du Havre. Les cloches sonnaient déjà pour le *Te Deum*. Nous y arrivâmes tout juste en temps voulu. Au parvis de la petite église, cachée dans le frais vallon de Sainte-Adresse, la foule se pressait. L'auteur d'*Un Homme Libre* et de *Colette Baudoche* s'amusa beaucoup lorsqu'il entendit un gendarme de service qui, sous son énorme bonnet à poils, s'efforçait en vain de régulariser le passage et qui, désespéré, s'écria avec le plus pur accent bruxellois : « Si vous voulez tous entrer, nous ne pourrons jamais en sortir ! » En revanche, la cérémonie faite, j'entendis Barrès lui-même chanter, à mon côté, les dernières paroles de ce second couplet de la *Brabançonne* : « Oh ! Belgique, Mère chérie » que toute l'assemblée avait entonné d'une seule voix fervente. L'après-midi, je l'emmenai loger au château du Bec où résidait ma famille, et je vous demandai à vous-même, Monsieur, et à notre regretté ami Maurice Dullaert, de nous

accompagner là-bas. Sous les ombrages d'un parc romantique à souhait, nous dissertâmes sur le Nationalisme.

Je me souviens que Barrès essaya de nous convaincre de la parfaite unité de sa pensée qui l'avait conduit du « culte du moi » et de ses premiers traités d'égotisme jusqu'à ses enseignements fameux sur la Terre et les Morts et jusqu'à la présidence de la *Ligue des Patriotes*. Assurément, confessait-il, je n'allai point droit sur la vérité comme une flèche sur la cible. L'oiseau s'oriente. Toute pensée procède par étapes, mais c'est logiquement que je suis descendu de l'individu, parmi des sables sans résistance, jusqu'à trouver le fond solide qui est la Nation.

Il y a peu de semaines, parlant à Bruxelles, à la tribune du Jeune Barreau, André Gide faisait, non sans un rien de discrète perfidie, grief à Maurice Barrès d'avoir préparé le lit de l'Hitlérisme. Je ne crois pas que ce reproche soit juste. Certes, on peut l'adresser à un Charles Maurras qui, en condamnant et bafouant sans merci toute forme de démocratie, en prônant la raison d'état, en écartant toute morale de la politique, a fait à la France, et même à d'autres pays, un tort qu'on ne dira jamais assez. Mais le nationalisme de Barrès, pas plus que le vôtre, Monsieur, ne participe du mensonge maurassien. Il n'a jamais prétendu asservir *per fas et nefas* l'individu à l'Etat. Il se borne à faire de la nation, après la famille, le centre naturel de nos sentiments et de nos activités. Un centre qui n'a rien d'étroit ou d'exclusif, car il s'accommode fort bien de l'existence des autres centres nationaux, tout comme s'accordent les pièces d'un même ensemble. Écoutons ce que dit à ce sujet un célèbre rhéteur dont le nom, que je vous laisse à deviner, rime avec celui de Barrès : « Briser les nations, ce serait supprimer toute liberté, car l'humanité, ne condensant plus son action en nations autonomes, demanderait l'unité à un vaste despotisme asiatique. » Qui parle ainsi ? C'est Jean Jaurès, dans la *Revue de Paris* du 1^{er} décembre 1898.

Et ce propos, qui justifie très sagement le nationalisme, illustre fort bien la vocation propre des nations de second rang comme la nôtre qui représentent, par leur configuration

même, des voix toujours attentives au droit parce qu'attentives à la faiblesse, et qui peuvent, entre les Grands, jouer un rôle de conciliation et de coopération au service de la Paix et du Progrès.

Je m'excuse à peine, Monsieur, de terminer l'analyse de votre œuvre en soulignant tout ce qu'elle a apporté, tout ce qu'elle apporte inlassablement, de salutaire et d'opportun à l'éducation du sens national en notre pays. La dernière guerre nous a révélé, par des exemples trop lamentables, les déficiences et les défaillances de notre esprit civique. Et ceci a amené les éducateurs de notre jeunesse à faire un examen de conscience. L'un d'eux, M. Jean Cassart, étudiant ce problème dans un rapport au Congrès de l'Enseignement Moyen libre tenu au printemps dernier, insiste avec raison pour que l'amour de la Patrie soit un amour vivant et actif. « La Patrie, professe-t-il, doit représenter pour nos élèves quelque chose de concret à quoi ils tiennent par toutes les fibres de leur être. Elle n'est, je le veux bien, qu'une personne morale. Encore doit-elle avoir une physionomie propre et familière à tous les citoyens. Aussi ne devons-nous négliger aucun des traits de cette physionomie, aucun des aspects sous lesquels elle peut nous parler, nous intéresser, aucun des domaines où elle peut réclamer notre dévouement. » Et, faisant application de cette vérité à l'étude de l'Histoire, il demande que l'école instruisse plus attentivement les étudiants des faits qui ont façonné la Nation, des paysages qui ont été et demeurent le décor de sa destinée, des œuvres d'art où son génie s'est imprimé au cours des siècles. « En initiant nos élèves aux harangues de Démosthène et aux biographies de Plutarque, mettons-les, dit-il, en appétit de lire nos grands écrivains belges d'hier et d'aujourd'hui. Le cours d'esthétique et de beaux-arts, ajoute-t-il encore, conçu dans un esprit humaniste, est moins un cours d'histoire de l'art qu'un moyen d'inculquer aux élèves le goût du beau et rien ne s'oppose, par conséquent, à ce qu'il soit centré davantage sur les productions artistiques de chez nous. »

Cela me semble fort bien dit, et vous ne pensez pas autrement, Monsieur. Il ne s'agit pas de déifier l'Etat; il s'agit de construire l'esprit civique sur des bases morales telles que la conscience du devoir et du sacrifice pour le service du bien commun. Pour y réussir, il s'agit de donner à cet esprit civique un visage que chacun reconnaisse. L'amour de la Patrie, s'il est désincarné, s'il demeure abstrait, manquera aux conditions nécessaires de la vie.

Je voudrais, Monsieur, vous apporter en finissant un autre témoignage — un autre parrainage — qui est de prix et qui est de poids. C'est celui de notre grand Verhaeren. Il vous aimait bien. Sans doute rejoignait-il en vous, malgré bien des différences, quelque chose de cette ferveur permanente, de ce frémissement lyrique qui s'exprimaient en lui-même dans son regard curieux de toutes les formes de la nature et de l'humanité, dans sa façon de parler et jusque dans ses gestes. C'est pour vous qu'il écrivit sa dernière page, cette lettre-préface qui parut, au lendemain de sa mort, en tête de votre ouvrage *Les Réfugiés et les Héros*. Il vous y disait tout d'abord son affectueuse sympathie : « Certes, depuis le temps déjà lointain où j'eus la joie de vous connaître, vous m'apparûtes toujours avec des qualités foncières de ferveur et de noblesse. Vous me sembliez marqué en outre pour un destin clair : les muses bienveillantes vous désignaient d'un doigt insistant à l'attention et à l'admiration de vos aînés. » Ensuite, il vous louait, vous, le croyant profondément attaché à l'Eglise, d'être, avec un non moindre zèle, totalement et indéfectiblement lié et noué à la Patrie. Et puis, élargissant de phrase en phrase sa vision dans le reflet des flammes de la guerre, à la lueur de cette fournaise de souffrance et de gloire où toutes nos âmes étaient alors confondues, il achevait ainsi cette sorte de testament national : « La patrie, qui n'est, à travers la durée séculaire, que l'unité de tendance d'un immense groupe humain, est constituée par les morts bien plus que par les vivants. Ceux-ci, grâce au conflit de leurs intérêts soit politiques, soit sociaux, grâce à la bataille de leurs égoïsmes soit individuels, soit collectifs, risquent de mettre cette unité de tendance en constant péril.

A certains jours de paix profonde, ces luttes ne sont guère dangereuses, souvent même elles sont utiles et fécondes : l'avenir les réclame.

» Mais après le cataclysme auquel nous assistons, elles seraient néfastes et criminelles. Le pays pour se refaire a besoin que chacun de nous ne vise qu'à un seul et même but, tout comme une usine a besoin que chacun des charbons qu'elle engouffre en ses brasiers ne serve qu'à la seule puissance motrice. L'usine ne se soucie ni de quelle couleur est leur flamme ni de quel degré est leur incandescence. Elle sait que tout sert, et c'est au feu unanime qu'elle demande la chaleur et la force.

» L'entraide nécessaire devra donc éloigner ou tout au moins ajourner toute querelle. Il faudra augmenter la confiance mutuelle et se comprendre avec indulgence. Des mains qui jamais ne se seront rencontrées devront aller les unes vers les autres. Il importera de cultiver non pas ses différences, mais ses ressemblances. Et ce seront des hommes comme vous, mon très cher Pierre Nothomb, qui donneront le bon exemple et entraîneront la jeunesse nouvelle. »

A une aussi haute leçon, Monsieur, je ne puis et ne veux ajouter qu'un mot : Ainsi soit-il !

Discours de M. Pierre Nothomb

Dois-je vous avouer, mes chers confrères qu'en songeant à cette réception officielle, je me faisais une difficulté d'adhérer à l'une de vos conventions académiques. Lorsque j'avais l'honneur d'assister à une cérémonie pareille à celle de ce jour, j'étais souvent heurté par ce *Monsieur* qui est de règle entre vous quand vous vous adressez des discours publics, et que vous me sembliez répéter et multiplier à l'excès par l'effort même que vous deviez faire, étant tous amis de longue date, pour écarter de vos bienvenues et de vos remerciements le péril des appellations familières. En désignant aujourd'hui le comte Carton de Wiart pour accueillir parmi vous le récipiendaire un peu transi que je dois être, vous n'avez pas seulement, par ce choix particulièrement illustre, augmenté si possible l'honneur que vous me faites, vous avez peut-être aussi voulu faciliter mon adhésion docile à votre protocole, gênant seulement aujourd'hui pour celui qui, en votre nom, vient de me recevoir. Car s'il m'a toujours, depuis mes plus lointains souvenirs de lui, appelé tout simplement Pierre, je ne l'ai jamais, depuis ces quarante ans bientôt, appelé autrement que *Monsieur*.

Le *Monsieur* que donne à l'écrivain déjà célèbre le très jeune poète qu'on lui présente un jour; le *Monsieur* qu'au barreau le stagiaire — qui donne du *maître* à trop de robins — réserve au patron qu'il veut particulièrement honorer; le *Monsieur* par lequel l'attaché de cabinet salue son ministre, même si ce ministre veut avant tout être un ami; le *Monsieur* qu'à travers la vie, malgré l'atténuation progressive des

différences d'âge (plus rapides dans ce cas que dans d'autres car si l'un vieillit, l'autre reste toujours aussi jeune !) le collègue du parlement lui conserve, d'abord par habitude, et ensuite parce que nul plus que lui n'est un grand Monsieur, je n'ai aucune peine aujourd'hui à le rendre à son *Monsieur* paradoxal, parce que dans ma bouche il est aussi naturel, aussi spontané que mon affection !

Que de bontés vous avez eues pour moi, Monsieur ! que de hauts exemples vous m'avez donnés ; que d'hommes illustres vous m'avez fait connaître et souvent admirer ; que de fenêtres vous m'avez ouvertes sur les panoramas de la vie ; que d'idées vous avez fait lever dans mon esprit ; que d'entreprises vous avez encouragées, ou, mieux, suscitées chez le jeune et fidèle compagnon que je fus.

Je me souviens, moi aussi de l'autre guerre. Entre deux combats c'est vous qui me reteniez sur le promontoire dont on a tant médité — mais n'est-ce pas déjà beau d'être un promontoire ? — pour me faire écrire ces livres qui ressemblèrent à un cri et qui devaient soulever la conscience universelle ; c'est vous qui, au retour d'un voyage avec Jules van den Heuvel vers Bordeaux, où nous avions voulu atteindre le président Poincaré pour lui parler de l'avenir européen de la Belgique, suscitiez par quelques mots ma vocation luxembourgeoise et ma vocation rhénane ; c'est vous qui m'envoyiez à Paris près du baron Guillaume et de Dumont-Wilden, puis à Rome, à l'ombre du cardinal Mercier, défendre les positions belges, déjà les revendications belges. Nous vivions en exil. Nous ne possédions plus que quelques hectares de Belgique libre : mais comme grâce à Broqueville, à Renkin, à vous, nous voyions déjà grand ! C'est vous qui me rappeliez du front encore pour une mission en Suisse. C'est vous qui me montriez au retour, après la tempête comme avant, qu'on peut mener de front la vie publique et l'œuvre littéraire. Je ne suis pas sûr, malgré vos indulgences rétrospectives, que votre poulain ne vous ait jamais donné d'inquiétudes. Mais j'atteste ici avec reconnaissance que vous ne m'avez jamais découragé dans mon enthousiasme et dans mon effort ; et j'ai appris à votre école

encore les bienfaits de cette vertu qui en résume beaucoup d'autres et que vous pratiquez si magnifiquement : la fidélité à l'amitié... Tenez, lorsque je regarde notre passé commun, les plus jolis moments sont encore ces promenades que nous fîmes un été, vos enfants, vous et moi, autour de votre manoir d'Hastière. Vacances lointaines d'un temps où tout était heureux... Au retour, par les chemins du crépuscule mosan, je contais aux petits les histoires fantastiques, si célèbres depuis entre nous, et qui pour tous autres demeureront un secret, de Madame Durand et de Monsieur Dupont. Des hauteurs d'où nous avons vu se déployer au loin, par-dessus la Famenne proche, l'Ardenne bleue et le Condroz vert, nous descendions à la nuit tombée vers la Chanson de la Rivière. Vous nous disiez alors l'histoire de cette rivière, sa légende et dans les dernières lueurs vous nous y montriez, flottant, le corps nimbé de saint Walhère. Des cuves du Colébi à la Cité de Liège — à laquelle vous alliez pour l'éternité donner son vrai nom — la Meuse était à vous, et ses vergers, et ses collines, comme elle était à l'écrivain auquel j'ai l'honneur de succéder. La dernière fois que je suis retourné parmi ses méandres, je l'y ai retrouvé en même temps que vous — et que ma jeunesse. Garnir hanta ces lieux, ces rives. Son roman de Meuse à la main j'ai recherché l'autre jour les traces de son passage dans cette vallée de l'Hermeton où vous conduisez si volontiers les pas de vos hôtes promeneurs.

J'ai mal connu Georges Garnir. Parmi vos morts, il est celui que j'ai le plus mal connu. Le plus méconnu sans doute : et je le regrette aujourd'hui que j'admire — trop tard et désolé de ne lui avoir pas, de son vivant, rendu justice — ses romans du Condroz et de votre fleuve. J'avoue aussi que *Zievereer*, et *Krott et Compagnie* (*Proh Pudor* !) et *Bruxelles tout le monde descend*, et même les *Souvenirs d'un Revuiste* (j'avais tort ! j'avais tort !) et tous les *Gédéon Gardedieu*, par leurs titres seuls — je n'ai guère été au delà ! — m'ont un instant découragé, après m'avoir empêché naguère, comme tant d'autres, de voir l'entrée du domaine où Garnir conserva son âme. Je vous remercie de m'avoir donné

l'occasion, l'obstacle écarté délibérément — qu'on me pardonne — de franchir le seuil de son œuvre véritable, et de connaître enfin, pour le louer avec une émotion sincère et un peu repentante un romancier de grande classe, que le journalisme faillit étouffer — et que sauva la nostalgie du climat natal...

Dans notre petit pays d'aujourd'hui, devenu définitivement une grande nation qui, ouverte à tous les courants de la pensée universelle joue un rôle important dans un monde renouvelé, le journalisme est un champ d'action où les plus beaux génies se développent ou se révèlent, où ne sont pas exclus de la quotidienne actualité les soucis de l'esprit, de la haute culture, de la littérature la plus noble, de l'art le plus intellectuel. Dois-je insister quand je vois ici près de moi des hommes qui ont choisi ce domaine sans rien abdiquer, même en apparence, de l'idéal le plus hautain et de la plus belle dignité de vie, de pensée ? Quelle différence avec un temps, où, si j'en crois Garnir, Bruxelles s'offrait au débutant frais arrivé de sa province comme une ville encore provinciale aussi dans sa prétention même de ne l'être plus, et bien médiocre, où les premiers artistes rencontrés aimaient encore le débraillé, où la politique locale se faisait souvent à l'estaminet, et où des farces de rapin agrémentaient la vie modeste des titulaires de petites rubriques et même parfois celle des autres. Le soir la fête était plus élégante ou tout au moins plus fringante, elle se renouvelait à l'*Alcazar* ou aux *Variétés* où des dames ornées de courtes manches à gigot chantaient des refrains sans malice, mais non sans piment. La revue de fin d'année, devenue vite revue de toute l'année, fournissait à des auteurs spécialisés dans les couplets bon enfant l'occasion de faire leur journal parlé ou plutôt leur journal chanté — nous avons perdu cette veine — et par là, peu à peu, certains s'évadaient vers le théâtre, sans beaucoup plus d'ambition que de plaire. D'autres novices, plus naïfs encore, rêvaient d'une vie plus brillante sans en avoir les moyens, et, ayant traversé l'université en faisant flamber des punchs, s'appêtaient à conquérir la richesse et la notoriété en tentant, en marge de leur métier, des affaires illusoire pour

mieux installer dans leurs meubles d'acajou des divettes de Café-Concert. Tel est du moins le petit monde par lequel Adrien Hampteau, le pitoyable héros de la *Ferme aux Grives*, s'était promis d'arriver à ce qu'il appelle le grand monde.

Il était né à Juseret dans ce Condroz liégeois qui est bien, je viens de m'en apercevoir, la seule région belge qui me soit presque inconnue — et la nostalgie de Garnir m'en saisit davantage —. Ou, plus précisément encore, dans ce petit pays condruzien des confins emmêlés des provinces de Liège, de Namur et de Luxembourg, d'où l'on descend à Huy en passant par Modave, et à Barvaux par la vallée du Néblon, ardennaise déjà. Juseret c'est Ocquier, m'assure-t-on, et l'Orwart, le Néblon lui-même. Par une sorte de pudeur qui m'enchanté, le romancier a changé les noms des villages, des hameaux, des ruisseaux, pour que nous hésitions, dans notre indiscret voyage de découverte, parmi ces fermes puissantes qui dominent la haute plaine. La ferme aux Grives, ou Grivelette, est l'une d'elles, et c'est vers elle qu'Adrien Hampteau revint un jour, carré dans le compartiment de première classe du tortillard de Ciney à Huy, très étonné, à la « station » — c'est lui qui dit *station* — où il descend, tout glorieux de ne pas trouver la diligence. Il ira donc à pied vers la maison natale par les longs chemins des cultures — trois lieues — où il rencontre à point nommé, le cabriolet de son frère Paul, celui qui veut bien devenir fermier comme son père. Car lui ne le veut pas, bien entendu ! Il a goûté la bohème, qu'il crut être la grande vie, et il prétend, par le journalisme, les affaires et le plaisir, se faire une situation brillante et joyeuse dans la capitale. Il vient arracher le consentement et l'argent de son père, et repart, laissant derrière lui sa sœur Hélène, déjà touchée par la consommation, son ami d'enfance, Goffineaux et la sœur de celui-ci, Clotilde qui l'aime : mais lui ne veut plus de ce simple amour. Il rejoint à Bruxelles, Francine, petite femme de petit théâtre. Suit le récit de son expérience désolante dans un monde qui n'est pas tout entier frelaté : car la bonne *zwanzé*, dont ils apprennent le charme, dans quelque *Boule Plate*, maintient en

bonne santé morale ses camarades plus modestes et plus vrais. Mais lui, de folie en folie, de souper en souper, d'usurier en usurier, de Bruxelles à Paris, gâche définitivement quatre années de sa vie : sa vie même. Un jour il reprendra la route du haut pays, humilié, misérable et amèrement revivra son passé en retrouvant la terre natale.

« Adrien le comprend maintenant : rien n'est bon que ce qui découle des sources vives de la race, des sources où la vie des ancêtres s'abreuve ; rien n'est bon que les émotions qui plongent directement dans notre cœur leurs profondes et délicates racines, qui n'ont pas été perverties par les jeux de l'imagination. Il ne faut point partager les hérésies des gens qui proclament la morale indépendante ; il ne faut point se dégager de sa destinée, s'affranchir de la tradition, nier la joie unique du Devoir, qui n'est que la notion raisonnée du Travail ! Il faut, en un mot, vivre selon les lois sereines de l'honnêteté, avec les tendresses simples des plantes et des animaux, savoir s'accoutumer à un destin borné et se satisfaire du bonheur tranquille et digne de la besogne bien faite. Et si l'on veut des fleurs sur la route de la vie — cette route qui part d'un pays inconnu pour aboutir à un pays inconnu — il faut que ce soient non pas des fleurs en papier, mais de vraies fleurs, des fleurs poussées dans le vent et le soleil, des fleurs parfumées et vivantes. »

Et le voici désespéré, la nuit tombée, devant la ferme paternelle où l'amour l'a si longtemps attendu en vain, et où son drame va s'achever brusquement. Un taureau s'est échappé de l'étable. Paul, le vieux Hampteau et le vigoureux Goffineaux qui cesse à peine de chanter sa chanson à boire, ne parviennent pas cette fois à dompter l'animal. Il fonce dans le porche où une forme humaine sortie de l'ombre se dresse devant lui, levant un bâton de voyage. « Le taureau baisse la tête, présente à l'agresseur la pointe de la corne, et d'un coup terrible l'envoie au-dessus de lui vers les étoiles. Le corps retombe avec un bruit mou. »

La Ferme aux Grives n'est pas le meilleur roman de Georges Garnir. Ce n'est pas seulement par ce dénouement

un peu trop grandiose pour couronner dans sa brièveté d'épopée une si bête, une si pauvre existence, que le ton y est parfois un peu forcé. Les fermes y sont des châteaux, le gros Goffineaux est baron et « au premier étage d'un de ces vastes immeubles du boulevard de la Senne que l'édilité a fait construire sur le modèle des maisons de rapport à Paris » on fait une haute noce dont la splendeur ne me paraît pas très vraisemblable. Ce livre — c'est le seul — devait être édité à Paris, et c'est peut-être ce qui a poussé l'auteur à un survoltage qui lui ôte un peu de son naturel. Mais j'ai choisi de le résumer plutôt que d'autres parce qu'il dissimule avec plus d'effort — et c'est cet effort même qui le rend si humain — le Garnir qui se croit secret, mais qu'on devine très vite et qu'on aime, qui, de Mons où il a grandi, de Bruxelles, où il a pratiqué le journalisme avec conscience, de la façon la plus noble à la fois et la plus plaisante, et, avant son ami Courouble, cherché l'âme touchante et amicale *du bas de la Ville*, n'a cessé de regretter la campagne, le petit pays, le pays des siens, le Garnir qui, malgré son intimité avec le Tartarin montois et le *Conservateur de la Tour Noire*, fut, de son enfance à sa mort, un exilé — ne gardant de ses biens du Condroz paternel que cette réserve de rêve, ce refuge où le poète qu'il demeurait trouvait son rafraîchissement, son parfum, sa revanche. Tous les livres qui resteront de lui, sans répéter *la Ferme aux Grives*, exprimeront le même amour, le même regret, la même joie de posséder ce refuge. Qui me disait qu'il refit toujours le même roman ? C'est injuste. Il n'a écrit sans le vouloir et sans jamais se mettre en scène, qu'un seul roman : le sien... Et le roman d'un vieux Condroz traditionnel dont il a exprimé l'âme — nostalgique aussi.

Il n'y a pas encore d'automobiles. On est fier du lointain tortillard aux coussins de velours ponceau, le *tramway vicinal* est une étonnante nouveauté. Le voyage de Bruxelles à Havelange, à Ocquier, à Clavier, à Terwagne, reste une expédition lointaine qu'on ne tente pas tous les jours — à peine tous les ans. La malle-poste met combien d'heures pour conduire les voyageurs de Juseret à Barvaux-sur-

Ourthe ? Et les vertus rustiques résistent encore au faux progrès, à l'invasion de l'industrie. A l'auberge on connaît les rouliers et les porteurs de pacotilles, pas encore les touristes : qu'est-ce qui les attirerait d'ailleurs sur ces plateaux ? La beauté ne s'en livre pas tout de suite. Les maisons y sont bien tenues, les traditions y sont solides, les amours demeurent robustes et tenaces. Aux rancunes orgueilleuses répondent les sacrifices cachés... Et toujours celui qui est parti, revient, songe à revenir, souffre de ne pas revenir, se perd pour n'être pas revenu. Et quand il peut revenir, au bout de ses efforts, la terre le rend à la vraie vie, sans mensonge et sans artifice, à la santé, au simple devoir, à la poésie souveraine des hautes plaines où souffle le vent. A *Godelaine*, aux *Dix Javelles*, à *la Pradèle*, à *la Chairrière* — il y a dans les romans de Garnir un choix de noms de fermes incomparable — et dans les villages et les bourgs prochains que l'auteur nomme Vihognes ou Nessonges, les types inoubliables foisonnent. C'est Chardeneux, le conducteur de la malle-poste, qui en revenant dans la neige, les mains aux rênes, les yeux aux étoiles, laisse aller ses chevaux en remâchant son passé ; c'est Olivier Charneux, fait pour l'amour plus que pour le travail champêtre, et que sa femme, la solide Henriette Mevain protège en souffrant ; c'est le maître Henoumont, orgueilleux de sa dure lignée, carré, bourru et bon, et qui cèdera pour finir au persévérant amour de sa fille ; c'est Jacclard, le braconnier qui « raura » le notaire qui un matin l'a fait pincer par les gendarmes ; ce sont tous ces chasseurs de plaine qui s'en vont à l'aurore pour revenir le soir, ayant, plusieurs fois le jour, vidé leur gibecière d'innombrables couples de lièvres et de chapelets de perdreaux : quelles chasses paysannes de ce temps-là, grands Dieux !... De l'un à l'autre livre, sans qu'ils reparassent en personne, la hantise de ces personnages se confirme, ou leur nom se répète. Il y aura toujours un cocher Joseph, un jeune garçon Luc ou Lucien, une bonne servante Oléphie, un Goffineaux tour à tour vétérinaire ou baron, un Hampteau garde général ou notaire, et l'on évoquera cette comtesse de Percloz qui, aux jours de la révolution,

épousa un fils de fermier, marquant d'un romanesque un peu hautain des générations de terriens désormais semi-nobles... Il y aura toujours ces hommes, ces fermiers en qui nous devinons et reconnâtrions aisément, si nous ne voulions pas être discrets, l'oncle, la tante, la lointaine cousine du citadin désabusé qui, entre deux articles ou deux couplets, s'attendrit à ses souvenirs d'enfance...

Quand je siége au Sénat, au cours de quelque discussion un peu morne, je me suis laissé aller à évoquer, ces derniers temps, autour de la table du *Compte rendu analytique* dont il fut rédacteur, Georges Garnir devenu mon ami posthume. Au pied de la tribune, au centre géométrique de l'Assemblée, ils sont là quelques-uns qui sont chargés de saisir et de résumer, à la force du poignet, les discours qui se succèdent, parfois monotones. Et s'ils les massacrent parfois, il arrive souvent qu'au bénéfice de l'orateur ils y mettent, d'un coup de pouce intelligent ou charitable, de l'ordre, de l'harmonie, de l'esprit même : qu'un simple point d'exclamation peut suggérer — mais on ne se souvient que des massacres ! Un nouveau venu, les découvrant au fond de l'hémicycle les comparait un jour à Daniel dans la fosse. Et peut-être, après tout ne songeait-il qu'aux lions dorés qu'on voit sur nos fauteuils lorsque nous n'y sommes pas nous-mêmes... Pour ma part, je les ai toujours un peu craints, et cette crainte m'est fort bienfaisante. S'ils sont là professionnellement effacés et muets, nombre d'entre eux sont des écrivains, et tous sont gens d'esprit, et je ne voudrais pas que ce soit à mon propos qu'ils refrènent correctement, sous leur masque impassible, quelque fugitive ironie... Parfois aussi dans le piétinement d'une discussion qui s'allonge — et qui ne les engage pas comme nous, doivent-ils avoir quelque peine à retenir leur songerie. Assis là entre mes amis Paul Delandsheere et Luc Somerhausen — auteur récent d'une passionnante Jeunesse de Karl Marx — je recomposais l'autre après-midi la silhouette du romancier des *Charneux* et des *Dix Javelles*. Et certes il avait ce petit sourire en coin qui m'en disait long, mais je savais bien, maintenant qu'il déposait son stylographe et que son voisin reprenait la suite,

où allait errer sa pensée. On parlait de l'agriculture condruzienne. Avais-je bien vu mon faiseur de plaisants échos ? Une larme furtive embua ses yeux...

La guerre vient — celle qu'on appelait la grande — et Garnir dans sa maison, proche de la place Houwaert et du Maelbeek, au pied de la triste colline de Saint-Josse-ten-Noode, qu'il essaie d'aimer autant que celles du Néblon, s'enferme sur lui-même, fier, douloureux et goguenard, écrit son *Jardin de Guerre* où pleure le deuil de Robert Courouble, et ses *Contes narquois de l'Occupation*. Ce n'est plus le moment d'évoquer Marjolaine ! Mais dès qu'il a retrouvé son activité multiforme, ses journaux, ses théâtres, son cher *Pourquoi Pas*, et dans la fièvre même de sa vie renouvelée, au centre d'horizons élargis à la dimension de la terre, il retourne à sa nostalgie.

C'est le *Roman de la Rivière*, dont je parlais en commençant, le dernier en date de ceux que je retiens pour sa renommée. Ce n'est pas de Bruxelles, de Liège ou de Paris que revient cette fois, avide de repos et d'air frais, l'enfant prodigue. C'est de la Conquête africaine et de la gloire des combats. Maxime Harzé a fui au Congo une maîtresse indigne et trop aimée. Au retour, mutilé, mais portant beau encore, il la retrouve dans un *palace* du Caire où Renée Doriane le reprend par son charme pervers, sa puissance d'artifice — et le trompe. Fuite ! fuite ! fuite ! jusqu'à ces rives de Meuse auxquelles il pensait tant là-bas — qui déjà le sauvent de ce mensonge.

« Mon pays ! mon pays ! écrit Maxime dans son carnet. Comme on doit « avoir bon » chez nous, sur notre Meuse ! Comme je voudrais le respirer, le vent de midi sur les ronciers ; comme je voudrais l'entendre, l'arbre qui chante le matin, tant il est couvert d'oiseaux ; comme je voudrais les prendre dans les mains, les touffes de genêts poussés sur les talus de la route bordant la rivière ! Quand je me mets à penser à cela, il me semble que toute mon enfance me revient : les cachettes dans les fourrés ; un vieux paysan conduisant sa vache boire parmi les pierres, sous le pont

de l'Hermeton; le profil d'une colline à laquelle des buissons, brûlés par l'été, ont fait une tignasse rousse, foisonnante et comique; tels blocs de rochers, sur la Meuse, dont la masse rapetisse les hommes paisibles qui se meuvent à leurs pieds; les rouges sorbiers de la montée de Rondal; le clavier du barrage; un calvaire couronnant un monticule sous le dais de quatre sapins. Le souvenir me revient tout à coup de telle rageuse après-midi d'automne où le vent soufflait des tourbillons de feuilles mortes et de brindilles avec de la pluie froide... Puis, c'est toute la vie du pays des céréales, depuis le geste des semailles jusqu'au roulement des chars dont les essieux grincent sous la montagne des gerbes et qui s'en vont par les chemins encaissés, laissant des épis et de la paille aux branches folles des haies !

» Des liens invisibles m'ont toujours semblé exister entre le pays et moi; je pense à lui quand j'ai fait une bonne action; j'y pense encore lorsque je me sens sur la voie d'en faire une mauvaise. Gardien de nos impressions d'enfance, quand notre âme était limpide et notre cœur simple et probe, le pays s'évoque à nous, nous parle à voix basse, se fait notre confident et notre ami, si nous nous sommes élevés au-dessus de nous-mêmes. C'est à ces moments-là qu'il nous comprend le mieux et que nous le comprenons le mieux. Il nous récompense. Je crois, par exemple, qu'il y a une correspondance entre les belles lignes harmonieuses, souples et robustes que le cours de la Meuse décrit dans la vallée et le libre jeu, équilibré et puissant, que connaît notre esprit à de certaines heures privilégiées, aux heures de raison et de sagesse... »

Et tout de suite ceci, qui est du meilleur Garnir encore :

« Le jardin potager de la maison paternelle symbolise, mieux encore que la maison elle-même, mon attachement profond et salutaire à mon pays. J'ai été hanté pendant tout mon terme au Congo, par le souvenir de ce potager. Je n'y songe jamais qu'avec un plaisir attendri. Il est clôturé d'un mur gris, large, bas et croulant, fait de pierres à peine taillées, maçonnées d'un gros mortier jaune. Ce mur s'effrite au

soleil, dans un fouillis d'églantines, dans un foisonnement vert, roux et rouge de vigne vierge et de lierre; les branches d'un chèvrefeuille disposent çà et là, sur sa crête, des coussins épais, parfumés et élastiques.

» Souvenirs et traditions dont ce potager est fleuri, chers et doux fantômes entr'aperçus dans les feuilles des poiriers et des pommiers au vent, comme on vous aime, de si loin, de si loin !... Il me semble que je vous reconnais quand vous rôdez, enveloppés du brouillard matinal entre les vieilles ardoises qui bordent les carrés, derrière le treillage vert du kiosque à croisillons vermoulus, quand vous rampez, avec les buées des soirs d'automne, au bas des sentiers où les légumes montés en graine balancent et inclinent leurs semences sur leurs tiges trop hautes et trop faibles, quand vous longez les groseillers qu'un frisson émeut; quand vous dérangez les surgets des fraisiers qui s'épandent et débordent sur le gravier, quand vous frôlez les pêcheurs qui laissent, au printemps, tomber leurs roses pétales en silence. Des ancêtres ont ici travaillé, bêché, sarclé, planté, récolté, chauffés par le soleil ou trempés par la bruine; une aïeule solitaire et muette s'est cachée derrière ce rideau de noisetiers pour pleurer, par une lointaine matinée de printemps, à cause d'un chagrin d'amoureuse; mon père, enfant, s'est enfui par ce trou de la haie, après avoir maraudé les grappes défendues de cette vigne. Il y a du passé partout : pas une allée qui n'ait gardé d'autrefois des chansons ou des larmes, pas un coin où n'aient frissonné les âmes des morts dont les âmes des vivants d'aujourd'hui sont sorties, pas un banc où les miens n'aient médité sur les fatigues, les blessures et les heures douces de la vie.

» Ainsi les odeurs du jardin, ses formes et ses contours se particularisent pour le cœur pieux qui les comprend; ainsi, tous ses détours, tous ses coins d'ombre ou de soleil ont une intimité de refuge, amicale et personnelle; la race en se perpétuant, a conquis un infime morceau de la terre immense et l'a fait sien... Et chaque année, quand l'avril renaît, ce jardin redevient, dans les fleurs et les branches, le nid humble et magnifique de la famille. »

Et naturellement au bord de la Meuse, où revenu enfin, il cherche d'abord la solitude dans la maison où ses parents sont morts, il retrouve son ami le bon notaire Frécheux qui a une fille toute jeune et si fraîche Henriette qui... Vous devinez la suite, vous auxquels on voulait bien parler tantôt de mes *Dragons de La tour* parmi lesquels le vieux colonel de Pfortzheim est aimé par la toute jeune Marie-Jeanne... Rien n'est plus doux à notre âge — je parle de Garnir et de moi — que d'imaginer ces rafraîchissantes amours...

L'héroïne du roman ici, cependant, ce n'est pas Henriette, c'est vraiment la rivière vivante et bruisante, comme naguère, c'était le Condroz qui créait, façonnait, centrait les personnages. Alors c'était l'austère et grave poésie des hauteurs, des grandes cultures, et des bois vers les horizons de l'Ourthe, aujourd'hui c'est la grâce, la gaieté, la divine transparence de l'eau :

« Quand Maxime était ainsi tourmenté par le souvenir de Renée, il s'apaisait sur la rivière. Il connaissait toutes les chansons qu'elle chante : à tel endroit de la rive, où des saules et des aulnes faisaient l'eau verdoyante et ombreuse, la voix de la Meuse était fraîche et basse, elle disait des choses graves sur un ton de confiance ; plus loin, sur l'affleurement des pierres d'un ancien barrage, dans la culbute d'un remous, c'étaient des rires perlés d'enfant qui joue. Dans la prairie toute proche, il reconnaissait la voix cristalline d'une petite source, sortant d'une touffe de pimprenelle et de lavande et courant en jabotant à la Meuse. Ailleurs encore, l'eau paraissait, rêvait, ne murmurait qu'à longs intervalles dans le friselis des peupliers.

» Mais la chanson qu'il préférait, c'était la chanson de route, celle qu'on entend au milieu de la rivière bleue, tisonnée de courtes flammes d'or, celle que chantent les vaguettes voyageuses courant prestement, avec un clapotis qui ruisselle, le long de la barque ancrée en pleine eau. Couché sur le ventre à l'avant de la barque, il les regardait passer, d'une allure rapide, inlassable et gaie. Il s'immobilisait, n'ayant qu'un horizon borné par le rond d'un vaste chapeau de paille surbaissé, un court, lumineux et frais

horizon circulaire de soleil, d'eau et d'herbes. Ainsi baigné dans la lumière et dans l'air bleu, il vivait de longues heures sans savoir qu'il les vivait; il se gavait de bien-être et tâchait de se gaver d'oubli. »

On eût bien étonné les lecteurs quotidiens du Garnir bruxellois, les spectateurs de l'*Alcazar*, et les libéraux de bonne race auxquels le *Pourquoi Pas* laissait malgré tout le regret du *Petit Bleu* d'avant-guerre, si on leur avait dit qu'un jour l'homme d'esprit qu'ils aimaient serait qualifié avec admiration dans les manuels écrits par des abbés, du titre d'« écrivain régionaliste ». Moi qui n'ai accepté de lui que ses livres condruziens et mosans, laissez-moi protester contre ce titre. Le régionalisme littéraire évoque dans ce pays l'écrivain provincial qui, sans contact avec le monde et sentant qu'il a quelque chose à dire, ne peut mettre en scène que des paysans dans leurs paysages, sans rien d'universel que la baralité de l'instinct, la médiocrité de leur propre vie. Peut-être un tel phénomène est-il nécessaire au début, à la base d'une littérature. Garnir n'est pas un régionaliste de ce genre parce que, d'abord, ses personnages sont enfin aussi des bourgeois et des villes, et que par lui, nous échappons au misérabilisme désespérant de trop de romanciers de chez nous, mais surtout parce que, omniprésent dans son œuvre rustique mais largement multiple et humaine, le petit pays qu'il évoque n'est pas matière à description d'abord, mais à nostalgie : ce qu'il nous révèle, c'est plus que lui-même, c'est l'homme qui rêve, souffre et vit de lui. Rien n'est plus exaltant pour l'écrivain que d'avoir les pieds sur la terre, et si possible sur sa terre, et d'écouter sourdre de la terre la leçon des siècles, et de chercher le sens des lignes de la terre : mais ce n'est pas pour confiner l'homme, même s'il vit sur cette terre et de cette terre, dans la pauvre vie souvent aveugle et sourde, terre à terre, ou même dans l'admiration âpre ou très douce, de la beauté des horizons, de la terre. C'est pour animer son âme vers des tâches plus hautes, pour lui livrer les symboles et les images qui éclaireront son action, pour expliquer, inspirer, ordonner son lyrisme et sa politique — ou simplement pour le sauver

de l'artifice, du convenu, de la médiocrité des hommes qui l'entourent... Lorsque je poursuivrai ma route sur la ligne de faite qui hausse jusqu'au sublime mon pays d'Entre-Meuse et Rhin, je regarderai souvent vers le Nord-Ouest de mon Ardenne, ce plateau bleu, à l'horizon, où un écrivain vraiment fraternel, exilé parmi les villes frelatées, trouva sa force de vivre dans cet exil, pur et joyeux.

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

(Les publications de l'Académie sont en vente à « La Renaissance du Livre »,
12, Place du Petit Sablon, Bruxelles.)

Bulletin, t. I-XXII, 1922-1944.

Annuaire, 13 vol., 1928-1945.

Mémoires

Les Sources de « Bug Jargal » par Servais ETIENNE.

L'Originalité de Baudelaire, par Robert VIVIER.

Charles De Coster, par Joseph HANSE.

L'Influence du naturalisme français en Belgique, par Gustave VANWELKENHUYZEN

Introduction à l'histoire de l'Esthétique française, par Arsène SOREIL.

Les Etrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière, par
Marcel PAQUOT.

*Etude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean
de Haynin*, par Marthe BRONCKART.

La littérature et les médecins en France, par Georges DOUTREPONT.

Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1898, par François VERMEULEN.

Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt, par Madeleine
REICHERT.

Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Outremeuse, par Louis
MICHEL.

La Théorie de l'art pour l'art chez les Ecrivains belges de 1830 à nos jours, par Robert
GILSOUL.

Le Parler de La Gleize, par Louis REMACLE.

Introduction à l'œuvre de Charles De Coster, par Léon-Louis SOSSET.

Les Proscrits du Coup d'Etat du 2 décembre 1851 en Belgique, par Georges DOUTRE-
PONT.

Fernand Severin. Le Poète et son Art, par Elie WILLAIME.

*Origines du Roman en France. L'évolution du sentiment romanesque jusqu'en
1240*, par Maurice WILMOTTE.

L'Esthétique de Georges Rodenbach, par Anny BODSON-THOMAS.

Le Vers moderne, par Lucien-Paul THOMAS.

Textes anciens

*Le Poème moral. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers
l'an 1200*. Edité par Alphonse BAYOT.

La Tragi-Comédie pastorale (1594) publiée avec une introduction et des notes par
Gustave CHARLIER.

Renaut de Beaujeu. Le Lai d'Ignare ou Lai du Prisonnier. Edité par Rita LEJEUNE.

Médecinaire liégeois du XIII^e Siècle et Médecinaire namurois du XV^e (Manuscrits
815 et 2769 de Darmstadt). Edités par Jean HAUST.

Rééditions

Octave FIRMEZ. — *Jours de Solitude*. Edition du Centenaire, publiée avec une
introduction de Paul CHAMPAGNE, par G. CHARLIER.

James VANDRUNEN. — *En Pays Wallon*.

Hector CHAINAYE. — *L'âme des choses*.

Charles DE SPRIMONT. — *La Rose et l'Epée*.

Edmond PICARD. — *L'Amiral*.

Louis BOUMAL. — *Œuvres* (publié par L. Christophe et M. Paquot).

Camille LEMONNIER. — *Paysages belges*. Choix de pages. Préface par Gustave
CHARLIER.